Le roman de Jean de Paris

LE ROMAN
DE
JEAN DE PARIS

Quatrième édition.

A

FRANÇOISE

DÉCORATION
ET ILLUSTRATIONS
DE
B. ZWORYKINE
D'APRÈS LES
ÉDITIONS ILLUSTRÉES
DU XVI[e] SIÈCLE
DU ROMAN DE JEAN
DE PARIS.

Le roman de Jean de Paris

RENOUVELÉ

PAR

JEAN MARCHAND

L'ÉDITION D'ART

H. PIAZZA, 19, RUE BONAPARTE

PARIS

PRÉFACE

Le Roman de Jean de Paris, *que voici sous une forme rajeunie, est un de nos plus agréables contes du quinzième siècle. Le sujet en est simple : un jeune Roi de France conquiert par son charme personnel et par son faste la princesse espagnole déjà fiancée au vieux Roi d'Angleterre; elle lui est accordée, à la barbe de son rival.*

D'ingénieux rapprochements ont permis de reconnaître les principaux personnages historiques auxquels il est fait allusion dans le récit : Charles VIII et Anne de Bretagne. On sait, en effet, que la Duchesse bretonne était mariée par procureur à Maximilien, Roi des Romains, depuis près de deux ans, lorsqu'elle dut, pour conserver ses possessions menacées, changer de résolution et épouser le Roi de France.

L'auteur de Jean de Paris *est inconnu. Il semble avoir vécu à la Cour de France, dont il sait les usages ; peut-être était-il homme d'Eglise.*

Il a dû composer son roman, non pas, comme on l'a cru longtemps, en voyant dans le Roi de France une image de François Ier, aux environs de 1530, *mais à la fin du quinzième siècle, vers* 1495. *On a lieu de croire aussi qu'il écrivait à Lyon, ville où Anne de Bretagne a séjourné pendant les guerres de Charles VIII en Italie.*

Dans le renouvellement que nous donnons aujourd'hui, après Moréas, de Jean de Paris, *sauf quelques coupures et le dédoublement des plus longs chapitres, nous avons suivi le texte d'aussi près que possible, cherchant à en conserver surtout l'esprit et la couleur.*

J. M.


Jean de Paris

Prologue

ICI COMMENCE LE PROLOGUE DE CE LIVRE INTITULÉ :
JEAN DE PARIS, ROI DE FRANCE.

En l'honneur de Dieu, notre Créateur et Rédempteur, et de la Benoîte Vierge Marie, sa mère.

IL sied en ce monde transitoire de faire œuvre plaisante et agréable à Notre-Seigneur et profitable à nos pauvres âmes; car notre fragilité, bientôt lassée et fatiguée des discours salutaires qui nous doivent conduire à l'éternelle béatitude, s'incline trop facilement au vice et au mal.

Aussi, afin de chasser Oisiveté, qui est sœur de Péché, ai-je voulu vous mettre par écrit une histoire joyeuse. Si tout ce qu'elle renferme n'est pas comme il appartient, veuillez le pardonner : j'ai fait ce récit le plus près que j'ai pu de la vérité, pour recueillir les aventures anciennes et les révéler à ceux qui voudront prendre la peine de les lire.





Le roman de Jean de Paris

CHAPITRE PREMIER

JADIS régnait en France un roi vaillant et sage ; il n'avait de la noble Reine sa femme qu'un beau fils de l'âge de trois ans, nommé Jean. Le Roi se tenait alors à Paris, avec un grand nombre des barons de son royaume, et passait le temps en

riches assemblées, en plaisirs et réjouissances, car il n'était aucun bruit de guerre.

Un jour de fête solennelle, le Roi revenait de la messe, accompagné de ses barons et de ses chevaliers ; comme il entrait dans son palais, le Roi d'Espagne accourut à lui, pleurant à grosses larmes, poussant de grands gémissements, et se jeta à ses pieds.

Le noble Roi de France se baissa aussitôt pour le relever ; mais le Roi d'Espagne n'en voulut rien faire ; il demeurait agenouillé, et ses grands soupirs l'empêchaient même de parler.

Le Roi de France et tous les barons qui étaient avec lui en avaient le cœur fendu ; enfin, voyant qu'il restait à genoux, le Roi lui parla ainsi :

« Beau frère d'Espagne, je vous prie de vous lever ; refrénez votre grande douleur, et dites-nous en la cause : je vous promets, en bonne foi, que nous vous aiderons à y mettre fin de notre mieux. »

Alors le Roi s'inclina, et le Roi d'Espagne se releva en se lamentant, et en criant à haute voix :

« Très chrétien et très puissant Roi, je


2

vous remercie humblement de la belle offre qu'il vous a plu de me faire.

« Comme vous et vos prédécesseurs êtes les soutiens de toute justice, de toute noblesse, de toute royauté, je suis venu vous dire mon cruel malheur et ma douloureuse infortune. Sachez donc, sire, que, sous couleur d'un nouveau tribut, que j'avais établi en mon royaume pour résister aux entreprises du Roi de Grenade contre mes possessions et la sainte foi catholique, les nobles ont soulevé le peuple contre moi, sans raison, à grand tort; ils ont voulu me tuer, et j'ai dû fuir en l'état où vous me voyez. Ils tiennent ma femme et ma petite fille, de l'âge de trois mois, dans une de mes villes, nommée Ségovie, et ils ont délibéré de les faire périr, pour mieux s'assurer de mon royaume... »

A ces mots son cœur se serra, et il tomba pâmé aux pieds du Roi de France, qui le fit incontinent relever et soutenir.

Dès qu'il eut retrouvé le sens, le Roi, plein de compassion, lui dit :

« Beau frère d'Espagne, ne demeurez point accablé d'une tristesse excessive,

mais ayez bon courage, comme toujours; et je vous promets, sur ma foi royale, que, demain au plus tard, j'enverrai une lettre en Espagne aux barons et au peuple, afin qu'ils réparent tous leurs torts envers vous; s'ils ne veulent obéir, j'irai en personne les mettre à la raison. »

Alors le Roi d'Espagne, tout réconforté par cette promesse, de rendre grâces au Roi de son bon secours.

Les barons de France se réjouirent aussi, car ils avaient pitié du Roi d'Espagne; et, comme depuis longtemps on n'avait pas eu de guerre dans le pays, ils étaient impatients de trouver matière à beaux faits d'armes.

On fêta donc richement le Roi d'Espagne; il ne fut plus question de ses malheurs, et on ne parla que de faire bonne chère. Puis, pour le réjouir, les barons et gentilshommes de France commencèrent des joutes, sur l'ordre du Roi.


B.Z.

CHAPITRE II

COMMENT LE ROI DE FRANCE MANDA AUX BARONS D'ESPAGNE DE VENIR RÉPARER LES OUTRAGES QU'ILS AVAIENT FAITS A LEUR ROI.

Dès le lendemain matin, le bon Roi fit écrire une lettre aux barons d'Espagne.

En tête il y avait: « DE PAR LE ROI ».

Et la teneur de la lettre était ainsi:

« Très chers et bien aimés, nous avons reçu de notre très cher et bien aimé frère, le Roi d'Espagne, votre naturel seigneur,

une plainte disant que vous l'avez à tort et sans raison chassé de son royaume; que vous tenez, qui plus est, notre belle-sœur, sa femme, assiégée dans la ville de Ségovie; et contenant encore plusieurs grands griefs; le tout de très mauvais exemple à ceux de la noblesse, dans les royaumes.

«De ce cas, nous voulons savoir la vérité, afin de donner telles punitions et prendre telles mesures qu'il conviendra raisonnablement; car nous avons mis le dit Roi en notre protection et sauvegarde, lui, sa famille, et ses biens.

«A ces causes, nous vous mandons d'abord de lever le siège de devant la Reine, votre dame naturelle, incontinent et sans délai, et de lui prêter obéissance, comme vous aviez accoutumé de faire auparavant.

«En outre, vous nous amènerez les principaux des vôtres, au nombre de vingt, nous dire les motifs de votre rébellion et vous justifier comme il appartiendra.

«Nous vous notifions que, si vous y faites faute, nous irons en personne exercer une si terrible répression qu'il en sera perpétuelle mémoire.



« Fait à Paris, le premier jour de mars. »
Au dos de cette lettre, il y avait écrit :
« AUX BARONS ET AU PEUPLE D'ESPAGNE. »

Le Roi confia sa lettre à un messager, qu'il dépêcha aussitôt, lui commandant de faire la plus grande diligence. Et le messager n'y manqua pas, car il fut de retour au bout de cinq semaines.

CHAPITRE III

COMMENT LE HÉRAUT DU ROI DE FRANCE RAPPORTA LA RÉPONSE DES BARONS ET DES CHEVALIERS D'ESPAGNE.

QUAND le héraut fut de retour à Paris, il descendit de son cheval devant le palais, monta les degrés et vint en la chambre où se tenait le Roi; il lui fit la révérence et dit:

« Sire, plaise à vous de savoir que j'arrive de Ségovie, où est la Reine, et qu'une grande troupe tient assiégée. J'ai présenté

vos lettres aux barons et aux capitaines de l'armée; ils s'assemblèrent incontinent pour les faire lire, puis ils m'éloignèrent et tinrent conseil.

« Au bout de deux heures les dits barons me rappelèrent, et me firent réponse de bouche seulement : ils s'émerveillent fort de ce que vous vous mêliez d'une affaire qui ne vous touche aucunement; ils vous mandent de ne pas vous aventurer à les quérir au pays d'Espagne, quoi que leur seigneur vous ait promis; et, ni pour vos lettres ni pour vos menaces, ils ne mettront fin à leur entreprise.

« Je les priai de me donner réponse par écrit; mais ils m'assurèrent que je n'en aurais pas davantage, et me firent commandement de vider la place dans les six heures, le pays dans la semaine. Voyant que je ne pouvais rien de plus, je m'en suis vite retourné.

« Il m'a paru que la ville était forte et bien munie : défendue par des gens loyaux et fidèles à leur dame, et garnie de vivres, on ne la prendrait pas de longtemps. »

Le Roi fut plein de courroux à cette

réponse, et non sans cause ; mais le Roi d'Espagne et les barons de France se réjouirent à la pensée qu'ils se rendraient en armes à Ségovie, ce qui eut lieu.

Le même jour le Roi donna ordre à tous ses capitaines et chefs de guerre de réunir leurs compagnies ; on s'équipa en telle diligence, qu'au milieu du mois de mai le Roi partit de Paris avec le Roi d'Espagne et une troupe de cinquante mille combattants bien en point. Il vint passer à Bordeaux, et, de là, fit route sur Bayonne.



CHAPITRE IV

COMMENT LE ROI DE FRANCE ENTRA EN ESPAGNE SANS TROUVER PERSONNE SUR SA ROUTE, SAUF LE GOUVERNEUR, QUI PRIT AUSSITÔT LA FUITE.

AUX approches de l'Espagne, le Roi rangea son armée en très belle ordonnance, et remit le commandement de l'avant-garde au Roi d'Espagne. Ils entrèrent en Biscaye bien groupés, sans jamais s'écarter l'un de l'autre de plus de deux ou

trois lieues, et n'eurent aucune aventure remarquable, qu'ils ne fussent fort loin dans le pays.

Là ils trouvèrent le Gouverneur du royaume avec vingt-cinq mille combattants mal accoutrés, qu'il avait réunis en hâte.

Voyant les Français qui venaient à eux rangés et serrés, le cœur leur faillit, et ils s'enfuirent de peur. Mais les Français, pressés de faire lever le siège de Ségovie, ne s'attardèrent pas à les poursuivre, et arrivèrent devant Burgos, une des bonnes cités du pays. Les gens de la ville ouvrirent leurs portes sans résistance, et le Roi les reçut à merci.

CHAPITRE V

¶ COMMENT LES AMBASSADEURS DES BARONS D'ESPAGNE VINRENT DEVANT LE ROI DE FRANCE, LUI DEMANDER LA PAIX.

Le Roi de France et le Roi d'Espagne séjournèrent une semaine à Burgos. Pendant ce temps le Roi fit rentrer dans l'obéissance la plupart des villes alentour; celles qui faisaient signe de rébellion, il les rasait et les mettait à feu et à sang; pour les autres, qui se rendaient à

merci, il leur pardonnait. Le bruit en courut par l'Espagne entière, si bien que de toutes les cités, de tous les châteaux, les gens apportaient leurs clefs et venaient faire leur soumission au noble et puissant Roi de France.

Après huit jours passés les deux Rois s'en furent à Ségovie ; mais ils trouvèrent en chemin les envoyés des seigneurs qui avaient mis le siège devant la ville.

Ceux-ci venaient traiter la paix avec le Roi, et lui exposer plusieurs doléances de la part des barons, se plaignant des exactions du Roi d'Espagne.

Le Roi de France, connaissant leur malice et leur mauvaise volonté, répondit qu'ils pouvaient bien se mettre en état de défense, si bon leur plaisait ; mais que jamais il ne les recevrait à merci avant de voir tous les nobles à genoux demander grâce à leur Roi, et le peuple en chemise, nu tête ; encore les plus coupables seraient punis, pour qu'il en fût mémoire.

Les ambassadeurs furent bien ébahis de voir qu'on ne pouvait résister à la puis-



sance de la France, et que les deux tiers de leur pays étaient déjà en la main du Roi. Ne sachant que faire, ils obtinrent sept jours de répit, pour notifier ces nouvelles à ceux qui les avaient envoyés. Et quand ils eurent fait leur rapport, les barons et les capitaines demeurèrent si terrifiés, que le plus hardi ne pouvait dire mot.

CHAPITRE VI

¶ COMMENT CEUX DU ROYAUME D'ESPAGNE VINRENT CRIER MERCI AU ROI DE FRANCE, DÈS QU'ILS EURENT APPRIS SA RÉPONSE ; ET COMMENT LA REINE D'ESPAGNE REÇUT LE ROI DE FRANCE.

Le populaire, saisi de crainte à la réponse des ambassadeurs, se sépara des barons ; ceux-ci, jugeant la résistance impossible, vinrent au Roi, demander grâce.

Le Roi les reçut tous à merci ; mais il s'informa des principaux perturbateurs,

trouva que cinq des plus grands barons d'Espagne avaient machiné la trahison pour s'assurer du royaume, et les fit saisir. Alors il se rendit à Ségovie, vers la Reine.

Et la Reine, à la nouvelle de sa venue, de sortir en grande pompe à quatre lieues de la ville au devant du Roi de France. Du plus loin qu'elle le distingua, elle se mit à deux genoux, et ne bougea pas, qu'il ne fût arrivé; mais le Roi se hâta de descendre la relever, et la baisa.

« Très haut et très puissant Roi, s'écria la noble dame, qui avez daigné secourir une pauvre captive, aucun des humains ne saurait vous reconnaître ce bienfait; mais puisse Notre-Seigneur Jésus-Christ nous permettre, à monseigneur mon mari et à moi, de nous acquitter de notre mieux, et faire le reste par sa sainte bonté!

— Belle sœur et dame très aimée, dit le Roi de France, fort heureux de son bon accueil, tout cela est fini : ne parlons plus que de faire bonne chère. Mais veuillez voir le Roi d'Espagne, votre mari, qui vient derrière moi avec tous les siens.

— Quand je vous vois, sire, de répondre

la Reine, je vois tout ; je ne vous quitterai point, que je ne vous déplaise, jusqu'à la ville. »

Touché de la grande humilité de cette dame et de l'honneur qu'elle entendait lui faire, le Roi la pria de remonter à cheval, et la mena lui-même au Roi d'Espagne, son mari.

Après qu'elle lui eut souhaité la bienvenue, ils s'en allèrent tous les trois à Ségovie, en devisant joyeusement.



CHAPITRE VII

❡ COMMENT LE PUISSANT ROI DE FRANCE ENTRA DANS LA VILLE DE SÉGOVIE AVEC LE ROI ET LA REINE D'ESPAGNE ; ET COMMENT IL FIT JUSTICE DES BARONS.

Le noble Roi de France fut accueilli dans Ségovie avec toute la pompe et la révérence qui se peuvent. Il était bien joyeux, et pareillement ses barons et gens de guerre, de voir cette belle ville, tendue de tapisseries, ornée et décorée si somptueusement, que c'était merveille.

Pour fêter l'entrée du Roi, pendant quinze jours il y eut à Ségovie des jeux, des joutes, et tant de réjouissances, que je ne saurais vous le conter.

Or, le Roi de France n'oubliait pas de faire justice des barons rebelles. Au bout des quinze jours il commanda de dresser un échafaud, droit au milieu de la ville; et là, devant tous, il fit décoller les principaux coupables; puis il emprisonna cinq des autres dans chacune des bonnes villes du royaume, comme exemple, pour engager le peuple à mieux servir son Roi que par le passé.

Alors, ayant restauré dans le pays la paix et la concorde, il délibéra de s'en retourner en France avec son armée.



CHAPITRE VIII

COMMENT, AU DÉPART DU ROI DE FRANCE, LE ROI ET LA REINE D'ESPAGNE VINRENT S'AGENOUILLER DEVANT LUI, ET LE REMERCIER DE SON BON SECOURS.

QUAND le Roi et la Reine d'Espagne virent que le Roi voulait s'en retourner en France, ils ne surent comment le remercier de son bon secours.

Devant tout le peuple, ils s'agenouillèrent à ses pieds en disant :

« Très haut et très puissant seigneur, nous savons bien que vous ne pouvez demeurer ici plus longtemps à cause des grandes affaires de votre royaume; il ne nous est aucunement possible de vous récompenser de votre grand service, mais, du moins, nous avons le désir de faire ce qui nous appartiendra.

« Nous vous prions donc humblement de nous imposer, à nous et à nos successeurs, tel tribut qu'il vous plaira; car, désormais, nous voulons tenir notre royaume de vous et de vos successeurs, comme vos bons et loyaux sujets, ainsi que de raison. »

A ces paroles, le Roi fut rempli de pitié; il releva le Roi et la Reine d'Espagne, et leur dit :

« Mes amis, croyez que ce n'est pas le désir du gain ni l'envie d'acquérir des terres, qui m'ont amené en ce royaume, mais la seule volonté de maintenir le règne de la justice et de défendre l'honneur royal. Laissons donc ces discours. Je vous quitte; ne faites tort à personne; pensez à vous bien conduire et à gouverner vos sujets selon le droit et dans la crainte

de Dieu ; ainsi, et non autrement, vous prospérerez.

S'il arrive quelque chose, faites-le moi savoir, je reviendrai sans faute vous secourir. »

CHAPITRE IX

COMMENT LE ROI ET LA REINE D'ESPAGNE RECOMMANDÈRENT LEUR FILLE AU ROI DE FRANCE.

QUAND le Roi et la Reine d'Espagne virent le grand amour que le Roi de France leur portait cordialement, la Reine prit dans ses bras sa fille, de l'âge de cinq à six mois, et ils allèrent à lui, le priant d'ouïr une petite requête.

« Je veux bien! » dit le Roi.



« Sire, commença la Reine, nous n'avons plus d'espoir d'avoir d'autres enfants, étant déjà vieux ; souffrez donc que cette pauvre petite fille vous soit recommandée : si Dieu lui donne la grâce de parvenir en âge, vous la marierez à qui vous plaira.

« Nous vous prions encore d'établir gouverneur de ce royaume le mari que vous lui aurez destiné, comme il est juste. »

Le Roi de France eut le cœur attendri de leur grande humilité :

« Chers amis, leur dit-il, je vous remercie de votre vive affection ; sachez que votre fille n'est pas à refuser. Que Dieu leur donne la grâce d'en venir là, je serais bien joyeux que mon fils et elle fussent conjoints par mariage : si Dieu me laisse vivre assez longtemps, mon fils n'aura pas d'autre femme.

— Ah Sire, pour Dieu ! fit la Reine d'Espagne, nous n'avons pas eu, mon mari et moi, la présomption de vous demander pour notre fille monseigneur votre fils, car ce serait trop d'honneur, mais seulement l'un de vos barons. »

Et le Roi de répondre :

« Je vous assure, belle sœur, que ce qui est dit est dit ; nous en reparlerons plus tard. Maintenant, l'heure est venue de prendre congé de vous.

— Or donc, s'il vous plaît, nous irons, monseigneur mon mari et moi, vous conduire jusqu'à Paris, car j'ai grande envie de voir ma très honorée dame, la bonne Reine de France.

— Mes amis, vous ne pouvez venir, cela ne serait point sage ; car votre peuple, ramené en sujétion depuis peu, pourrait être facilement séduit en votre absence.

« Tous les coupables ne sont pas morts : ceux qui restent et les parents des autres, que j'ai punis, pourraient bien entreprendre de se venger, et ourdir contre vous une conjuration.

« Demeurez donc ; tenez-vous sur vos gardes et faites à tous bonne justice ; veillez sur l'état de notre mère, la sainte Eglise, et prenez soin que les pauvres, membres de Notre-Seigneur, ne soient opprimés : Dieu vous aidera ; et s'il Lui plaît, nous nous reverrons. »

Après ces beaux enseignements que le
Roi leur fit en présence des grands
seigneurs de France et d'Es-
pagne, ils se séparèrent
avec force soupirs
et regrets.

CHAPITRE X

COMMENT LE ROI DE FRANCE, APRÈS AVOIR PRIS CONGÉ DU ROI ET DE LA REINE, REVINT EN FRANCE, ACCOMPAGNÉ PAR LES BARONS D'ESPAGNE.

POUR abréger, le Roi de France quitta l'Espagne au milieu des lamentations du Roi, de la Reine, et de ceux du pays.

Le Roi d'Espagne lui offrit, ainsi qu'à ses chevaliers, beaucoup de riches présents; si bien qu'il n'y avait personne,

dans toute l'armée, qui ne le tint pour très vaillant et très puissant prince.

Les barons d'Espagne, pour faire honneur au Roi de France, l'accompagnèrent jusqu'aux limites du royaume; marchant à bonnes journées, le Roi et les siens arrivèrent en six semaines à Paris, où on les reçut avec beaucoup de joie et de respect. Une fête eut lieu, qui dura huit jours. Puis les seigneurs, les capitaines et les gens de guerre prirent congé du Roi, qui les renvoya contents dans leurs maisons.

CHAPITRE XI

¶ COMMENT LE ROI DE FRANCE MOURUT ; ET COMMENT UN GRAND DEUIL EN FUT MENÉ PAR TOUT LE ROYAUME.

QUATRE ou cinq ans après, une longue maladie vint au Roi de France, dont il mourut.

Ce fut un dommage pour le pays, où chacun mena grand deuil, surtout la Reine, qui l'aimait fort.

On l'embauma, on lui fit de solennelles funérailles, et on lui donna la

sépulture qui convenait à un tel prince.

Alors la Reine, prudente et sage, prit en mains le gouvernement du royaume et sut y maintenir la justice et la paix.

Un peu plus tard, monseigneur Jean, son fils, qui était jeune, fut fait Roi, et tous s'en réjouirent merveilleusement.

Mais laissons-les, et revenons au
Roi et à la Reine d'Espagne,
qui gardaient toujours les
bons enseignements
du Roi de
France.

CHAPITRE XII

COMMENT LE ROI ET LA REINE D'ESPAGNE MENÈRENT LEUR DEUIL, LORSQU'ILS APPRIRENT LE TRÉPAS DU ROI DE FRANCE; ET COMMENT ILS ÉDUQUÈRENT LEUR FILLE.

LA nouvelle arriva bientôt en Espagne que le Roi de France était allé de vie à trépas.

Le Roi, la Reine et les barons du pays en furent grandement attristés, et il n'y eut église ni monastère où l'on ne récitât des oraisons pour le repos de son âme.



Le Roi et la Reine accomplirent très bien leur devoir et portèrent le deuil un an.

Toutefois, il n'est point de douleur que le temps n'apaise, et que l'on ne finisse par oublier, surtout à pareille distance.

Le Roi et la Reine d'Espagne firent élever leur fille avec grand soin, lui apprirent toutes les meilleures façons, et lui enseignèrent plusieurs langues; dans le royaume d'Espagne, il n'était pas de demoiselle plus gracieuse ni mieux éduquée.

Or, le Roi et la Reine, ses père et mère, devenaient vieux et n'avaient pas d'autres enfants.

Lorsqu'elle atteignit l'âge de quinze ans, ils pensèrent que le temps était venu de la marier, pour leur consolation et le bien du pays, à un prince qui gouvernerait le royaume; ils lui firent donc chercher un mari en plusieurs contrées, car ils avaient oublié du tout au tout leur ancienne promesse au Roi de France.

CHAPITRE XIII

COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE FIANÇA PAR PROCUREUR LA FILLE DU ROI D'ESPAGNE, NOMMÉE ANNE.

LE Roi d'Angleterre, qui était veuf de sa troisième femme, entendit parler de cette demoiselle, et pensa qu'elle lui conviendrait très bien. Il envoya en Espagne une compagnie de barons et de chevaliers la demander en mariage.

Les ambassadeurs portèrent de riches

présents au Roi d'Espagne, à la Reine, et à leur fille, pour se faire bien venir; et la Demoiselle leur fut accordée.

Croyez pourtant que la chose ne lui plaisait point, car le Roi d'Angleterre était déjà vieux; mais, pour l'amour de son père et de sa mère, elle n'osa dire mot.

Le comte de Lancastre, comme procureur du Roi et en son nom, la fiança; les Anglais, bien heureux, firent grande fête à leur nouvelle dame et lui donnèrent, ainsi qu'à ses demoiselles, de beaux joyaux; on prit date pour les épousailles.

Au bout de huit jours, ils voulurent s'en retourner rendre compte de leur ambassade, et promirent que dans le temps fixé le Roi viendrait en personne parachever le mariage.

CHAPITRE XIV

COMMENT LES AMBASSADEURS DIRENT AU ROI D'ANGLETERRE CE QU'ILS AVAIENT TRAITÉ AVEC LE ROI ET LA REINE D'ESPAGNE.

LES ambassadeurs, faisant diligence, revinrent à Londres et se présentèrent au palais. Le Roi d'Angleterre les reçut merveilleusement et s'informa de l'affaire.

Alors le comte de Lancastre, prenant la parole, de rapporter tout ce qu'ils avaient

traité, et la réponse du Roi et de la Reine d'Espagne :

« Ils seraient bien heureux du mariage de leur fille avec un si puissant prince, et vous leur feriez beaucoup d'honneur. Je fiançai donc aussitôt la demoiselle en votre nom, à titre de votre procureur ; et nous avons établi le terme du mariage de ce jour-là en quatre mois. »

A ces nouvelles, le Roi fit crier par la ville de Londres de ne point ouvrir les boutiques de huit jours, et de faire fête ; puis on commença de grands préparatifs pour les noces.

Ayant appris secrètement que la pucelle ne prenait point plaisir à ce mariage, le Roi d'Angleterre souhaitait fort de la contenter ; et comme on ne trouvait pas dans le pays de draps d'or, de bagues, ni de joyaux à sa convenance, il délibéra de passer à Paris pour s'en fournir.

Il quitta son royaume accompagné d'un grand nombre de ses barons, car on n'était pas alors en guerre, et vint descendre à Honfleur avec quatre cents chevaux,

équipés selon la mode anglaise; bientôt il atteignit Paris.

Là était le jeune Roi de France, âgé de dix-huit ou vingt ans, beau à merveille; il gouvernait par l'aide de sa Reine sa mère, dont bien lui prenait, car elle maintenait le royaume en bonne police et tranquillité.

CHAPITRE XV

COMMENT LA REINE DE FRANCE FÊTA LE ROI D'ANGLETERRE A SON PASSAGE A PARIS.

LA Reine de France, ayant appris la venue du Roi d'Angleterre, envoya au-devant de lui, pour le recevoir, tous les barons et bourgeois de Paris, en très belle ordonnance. Ce jour-là, le jeune Roi n'était point dans sa ville, car il chassait un sanglier au bois de Vincennes, où il demeura jusqu'au soir.

Aussitôt arrivé à Paris, le Roi d'Angleterre vint voir la Reine, qui le reçut très bien; pendant le souper il lui déclara la cause de son voyage, non sans exalter singulièrement la sagesse et la beauté de la fille d'Espagne; on ne parla pas d'autre chose, tant le Roi s'y plaisait, comme ces vieillards auxquels la bride est mise du premier coup.

Après le souper on fit venir les musiciens, on dansa, et on se divertit le mieux possible, quoique le Roi d'Angleterre regrettât fort de ne pas voir le jeune Roi de France.

Vers minuit il se retira avec ses barons, tous très contents du bel accueil de la Reine. Et une fois dans leurs chambres, le Roi et les barons de louer hautement la bonne dame.

CHAPITRE XVI

COMMENT LA REINE DE FRANCE PRIT CONSEIL DES DUCS D'ORLÉANS ET DE BOURBON.

QUAND la Reine fut seule, il lui souvint des paroles du feu Roi son mari, à son retour d'Espagne, et de sa promesse de marier leur fils à la princesse Anne.

Et, comme monseigneur Jean était parvenu en âge, elle fit venir le duc d'Orléans et le duc de Bourbon, qui avaient accom-

pagné le Roi de France dans son expédition, et leur parla ainsi :

« Beaux cousins, je vous ai envoyé quérir comme mes meilleurs amis et ceux de mon fils. Vous avez entendu tout le grand bien qu'on rapporte de la fille d'Espagne; or, il est temps, pour le salut du royaume, que monseigneur Jean se marie, et j'ai pensé qu'il ne pourrait point épouser une meilleure demoiselle. Conseillez-moi donc. Je crois que si le Roi d'Espagne savait que mon fils voulût prendre sa fille pour femme, il la lui donnerait volontiers. »

Les seigneurs, qui avaient bien entendu la Reine, lui dirent qu'on ne saurait trouver mieux; ils se reprochèrent fort de n'en avoir pas parlé plus tôt, et, montant à cheval sur l'heure, ils s'en allèrent à Vincennes porter ces nouvelles au Roi.



CHAPITRE XVII

¶ COMMENT LE DUC D'ORLÉANS ET LE DUC DE BOURBON ALLÈRENT DE NUIT AU CHATEAU DE VINCENNES, PARLER AU ROI.

QUAND les barons arrivèrent, le Roi était couché ; aussitôt averti de leur venue, il les manda pour connaître ce qui les amenait à pareille heure. Et le duc d'Orléans de lui rapporter leur entretien avec la reine sa mère.

Le Roi, bien surpris, remercia les barons

et les envoya se coucher; le lendemain, après y avoir pensé mûrement, il leur donnerait sa réponse.

Or, le Roi, qui voulait dormir, les barons partis, ne le put; il veilla toute la nuit, songeant à la beauté de cette demoiselle, qui déjà possédait son cœur; mais, comme elle était fiancée au Roi d'Angleterre, il craignait un refus, s'il la demandait.

Alors le Roi d'imaginer un tour très beau et très étrange, qu'il vint à bout d'accomplir, comme vous l'entendrez, le plus habilement du monde.

Dès le matin, il se leva et dit aux barons :

« J'irai vers la Reine ma mère en secret, pour n'être pas reconnu des Anglais. Vous, partez devant, et me faites réunir en un lieu caché les principaux de mon conseil. »

Les barons, bientôt de retour à Paris, car Vincennes n'était pas loin, contèrent à la Reine ce qui s'était passé; ils annoncèrent que le Roi venait sous un déguisement.

Peu après, le Roi lui-même entra, et sa mère le reçut avec joie; il fit assembler sur l'heure les principaux barons du conseil et parla en ces mots:

CHAPITRE XVIII

COMMENT LE ROI DE FRANCE FIT CONNAITRE SON DESSEIN A LA REINE SA MÈRE.

Ma chère dame et mère, j'ai bien entendu ce que vous souhaitiez ; et je sais que vous et mes parents que voici, ne me donneriez de conseil qui ne fût à mon honneur et à mon profit. Si donc cette demoiselle est sage et belle comme on l'assure, nous ne la mépriserons point.

« Mais il y a de grands empêchements,

car elle est fiancée au Roi d'Angleterre, qui va l'épouser ; si le Roi d'Espagne, pour tenir sa promesse, nous la refuse, nous en serons couverts de honte ; mais s'il nous l'accorde, et qu'en la voyant elle ne nous plaise pas, ce serait une grande vilenie de lui avoir fait manquer son premier mariage.

« Aussi ai-je résolu de me rendre en Espagne sous un déguisement et sous un faux nom ; mon armée et mes chariots passeront par un autre chemin, et recevront tous les jours de mes nouvelles.

« Arrivé là-bas, je verrai la demoiselle, et, selon l'événement, je me déciderai, car l'on ne doit s'engager dans une telle affaire que par pure inclination.

« Mais je ne suis point si orgueilleux que je ne veuille user là-dessus de votre conseil. »

La Reine se réjouit, ainsi que tous les barons, d'entendre le Roi parler de la sorte.

« Mon très aimé fils, lui dit-elle, il est bien vrai que l'on ne doit pas conclure de mariage si les parties ne s'y accordent et n'y viennent par bonne et sincère amour ;

autrement, de grands malheurs peuvent arriver. C'est pourquoi je vous approuve.

« Toutefois, allez dans le plus grand appareil possible; car autrefois monseigneur votre père se rendit en Espagne triomphalement, et vous ne devez pas amoindrir votre condition; mais, par beaucoup de pompe, faites honneur à votre noble royaume, afin qu'on le redoute en terre étrangère. »

Et tous ceux du conseil de se rallier à ces paroles.

CHAPITRE XIX

COMMENT LE ROI DE FRANCE FIT ENLEVER DE PARIS AVANT LE ROI D'ANGLETERRE LES DRAPS D'OR, LES DRAPS DE SOIE, ET LES JOYAUX.

Dès que le départ du Roi Jean fut décidé, on commença les préparatifs ; de tous côtés on acheta les plus riches draps d'or et de soie, les plus belles bagues, les chaînes, les colliers, et autres joyaux qu'il emporterait en Espagne ; bien peu

furent laissés pour le Roi d'Angleterre. La Reine ouvrit à son fils tous ses trésors, qui étaient considérables, car on n'avait pas eu de guerre depuis beaucoup d'années, et le jeune Roi y puisa largement.

Le duc d'Orléans eut charge de réunir la compagnie d'honneur. Il prit cent des plus nobles barons de la maison du Roi, qui étaient de son âge, et cent jeunes pages fort beaux aux cheveux couleur d'or, et les habilla d'une même livrée, la plus somptueuse qu'il lui parut. Le Roi s'en retourna au château de Vincennes et commanda au duc d'Orléans de faire diligence, afin de lui amener les barons et les pages aussitôt équipés.

Cependant le duc de Bourbon apprêtait deux mille hommes des plus grands du royaume, quatre mille archers, les coutilliers et les pages, pour conduire les coffres et les bahuts pleins de draps d'or et de soie, de bagues, et d'inestimables richesses; des brodeurs accompagnaient les chariots et ne cessaient de confectionner des habillements de toute sorte.

Or, la Reine entretenait de son mieux

le Roi d'Angleterre, en attendant que son fils fut prêt à partir. Et le dit Roi de faire chercher à son tour des draps d'or et de soie, des bagues et des joyaux, pour emporter en Espagne.

Mais tout le meilleur et le plus beau était déjà retenu; bien ébahis de n'en pas trouver davantage dans une ville comme Paris, les Anglais durent prendre le peu qui restait.

Dès que ses gens d'armes furent en état de partir, le Roi Jean les envoya devant lui par bandes, les uns d'un côté, les autres d'un autre. afin que le Roi d'Angleterre ne s'en aperçût pas.

CHAPITRE XX

¶ COMMENT LE ROI DE FRANCE PRIT LE NOM DE JEAN DE PARIS, ET QUITTA SA BONNE VILLE AVANT LE ROI D'ANGLETERRE.

LES cent barons et les cent pages arrivèrent à Vincennes retrouver le Roi, tous si beaux, si richement vêtus, et si bien rangés, que c'était merveille.

Le Roi de France les surpassait encore en beauté ; mais il s'habilla comme eux de satin cramoisi et de velours brodé d'or



fin; il défendit expressément à tous les siens de dire qui il était, et se donna, sous le nom de Jean de Paris, pour fils d'un riche bourgeois du lieu, qui, à sa mort, lui avait laissé de grands biens.

Apprenant que le Roi d'Angleterre voulait quitter Paris le lendemain, il prit les devants et fit route vers la Beauce, où le dit Roi devait passer en allant à Bordeaux.

A Etampes, on apprit que le Roi d'Angleterre suivait de près; alors le Roi Jean de chevaucher par la Beauce avec les seigneurs de sa suite et ses deux cents chevaux grisons, tout bellement, comme pour attendre les Anglais.

Et c'était le mardi après qu'il se fût nommé Jean de Paris.

Son armée, ses trésors et ses chariots passaient par un autre chemin, de peur que le Roi d'Angleterre ne les vît, et chaque jour ils se donnaient des nouvelles les uns des autres.

Or, le Roi anglais, parti d'Etampes à son tour, traversait la Beauce à belle allure.

Ses gens lui dirent qu'il y avait
devant eux une compagnie
bien équipée, et qu'il
serait bon d'y
envoyer
voir.

CHAPITRE XXI

¶ COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE DÉPÊCHA UN DE SES HÉRAUTS, POUR SAVOIR A QUI ÉTAIT CETTE BELLE COMPAGNIE.

Le Roi d'Angleterre envoya un de ses barons quérir un héraut; et le héraut venu, il lui commanda de rejoindre cette belle compagnie, de demander qui en était le seigneur, et de le saluer de sa part.

Le héraut, piquant son cheval, atteignit

bientôt la troupe. Jamais il n'avait vu de sa vie pareille assemblée : vous eussiez dit des anges descendus du Ciel. D'abord il ne sut que faire, puis il prit courage, se recommanda à Dieu, et approcha des derniers :

« Dieu vous garde, messeigneurs ; veuillez savoir que le Roi d'Angleterre, mon maître, qui vient derrière, m'envoie vous demander qui est le capitaine de cette belle compagnie.

— Ami, dit l'un d'eux, elle est à Jean de Paris, notre maître.

— Est-il ici ?

— Oui, répondirent les Français, il chevauche bien loin devant.

— Croyez-vous que je puisse lui parler, et quel cheval monte-t-il ?

— Certes, vous lui parlerez, mais hâtez-vous pour le rejoindre ; son cheval est pareil aux autres.

— Et comment le connaîtrai-je ?

— Vous le connaîtrez à ce qu'il porte un petit bâton blanc à la main. A part cela, il est habillé comme nous. »

Le héraut leur dit un grand merci et



chevaucha au milieu d'eux, croyant rêver devant toute cette pompe ; il arriva près de celui qu'on lui avait désigné, et le salua humblement :

« Très haut et très puissant seigneur, dit-il, excusez-moi si je ne vous honore de vos titres, car je ne les connais pas.

« Plaise donc à vous de savoir, très redouté seigneur, que le Roi d'Angleterre, mon maître, m'a envoyé m'enquérir de vous ; car il n'est pas loin d'ici, et souhaite de faire route en votre compagnie.

— Mon ami, vous pourrez lui dire que je me recommande à sa bonne grâce ; en pressant l'allure il nous atteindra, nous ne chevauchons pas trop vite.

— Et s'il me demande qui vous êtes ?

— Mon ami, mandez-lui que je me nomme Jean de Paris. »

Le héraut n'osa pas l'interroger davantage, de peur de lui déplaire. Il le salua, donna des éperons, et revint vers son maître lui conter ce qu'il avait vu et entendu :

Ils étaient environ deux cents chevaux de même poil, et autant d'hommes et de jeunes pages, tous de même taille et pareil-

lement vêtus, les plus beaux qu'on pût voir.

« Je croyais, dit le héraut, que ce fussent des esprits plutôt que des hommes; toutefois, je suis allé à eux et j'ai fini par trouver leur maître, que j'ai salué de par vous. Il m'a dit se nommer Jean de Paris, et je n'ai pas osé le questionner plus avant.

« On ne le distingue pas des autres, sauf qu'il est merveilleusement plus beau, et qu'il porte un bâton blanc à la main; sa troupe ne chevauche pas si vite que vous ne l'ayez bientôt rejointe. »

CHAPITRE XXII

¶ COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE ORDONNA AUX BARONS DE PRESSER L'ALLURE, POUR REJOINDRE JEAN DE PARIS.

« Or, chevauchons! » dit le Roi d'Angleterre; et il commanda à ses principaux barons de le suivre en belle ordonnance.

Ils rejoignirent bientôt les derniers de la troupe de Jean de Paris, et le Roi les admira fort.

Il les salua débonnairement ; eux, de

lui répondre et de lui rendre son salut.

« Messeigneurs, fit le Roi d'Angleterre, je vous prie de vouloir me montrer Jean de Paris, votre maître.

— Sire, nous sommes ses serviteurs; vous le trouverez là-bas, il chevauche dans cette poussière, un bâton blanc à la main.

— Je vais lui parler », dit le Roi.

Il éperonna sa monture et, regardant la belle compagnie au passage, il vint à Jean de Paris.

CHAPITRE XXIII

COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE ARRIVA PRÈS DE JEAN DE PARIS, ET LE SALUA; ET COMMENT JEAN DE PARIS LUI RENDIT LE SALUT.

Le Roi d'Angleterre vint à Jean de Paris, et le salua en disant :

« Dieu donne joie et honneur à Jean de Paris ! Ne vous déplaise que je vous appelle ainsi, car je ne sais pas le titre de votre principale seigneurie.

— C'est bien mon vrai titre que Jean de Paris ; et vous serez le bienvenu s'il vous plaît de me dire le vôtre.

— Volontiers ; je suis le Roi des Anglais.

— Par Saint Piquault, à la bonne heure ! fit Jean de Paris. Et où allez-vous, en ces provinces ?

— Je vais en Espagne, épouser la fille du Roi.

— A la bonne heure ! Moi, je passe le temps par la campagne, car je m'ennuie fort à Paris. J'avancerai jusqu'à Bordeaux, et plus loin si le cœur m'en dit.

— S'il vous plaît, beau sire, de quelle condition êtes-vous, pour mener une telle compagnie ? C'est la plus belle que j'aie jamais vue.

— Je suis fils d'un riche bourgeois de Paris, qui trépassa voilà longtemps et me laissa de grands biens ; je dépense d'un côté pour amasser de l'autre.

— Comment pourriez-vous amasser, en menant à vos frais tout ce train ?

— Certes, cela est peu de chose, vu ce que je tiens de mon père.

— Par ma foi, vous en serez vite au bout ;

il n'y a Roi au monde qui ne soit bientôt accablé d'une pareille charge.

— Ne vous en souciez pas, j'en ai de plus lourdes ailleurs. Mais chevauchons ; il nous faut coucher ce soir près d'Orléans, à plus de six lieues d'ici. »

Ils s'en allèrent, pressant l'allure ; et le Roi disait à ses gens :

« Cet homme est fou de dépenser ainsi son bien en si grande pompe, fût-il empereur ou roi !

— Sire, répondaient les barons, il a pourtant belle contenance ; et il n'aurait jamais pu, sans être fort sage, réunir, même à prix d'argent, une telle compagnie !

— C'est bien vrai, et je ne sais que croire; mais le fils d'un bourgeois de Paris ne pourra conserver longtemps un tel appareil ! »

Puis, donnant des éperons, le Roi venait à Jean de Paris, qui ne tenait pas trop compte de lui et gardait un air très noble et grave.

Comme ils approchaient d'un lieu nommé Artenay, Jean de Paris dit au Roi d'Angleterre, qui le regardait attentivement :

« Sire, vous plairait-il de vouloir souper avec moi? nous ferons bonne chère.

— Grand merci, mon ami; venez plutôt, je vous prie, en mon logis; nous deviserons de ce que nous avons vu.

— Non pas, sire; pour rien au monde je ne laisserais mes gens. »

Ils causaient tout en chevauchant, et arrivèrent ainsi près de la ville. Alors Jean de Paris quitta le Roi d'Angleterre, et chacun de s'en aller en son hôtel, avec sa compagnie.

Les fourriers de Jean de Paris lui avaient préparé un magnifique logis, et ses cuisiniers et maîtres d'hôtel, qui allaient toujours devant, lui tenaient un souper chaud. Le Roi d'Angleterre ne faisait pas de même : aussi devait-il s'accommoder le plus souvent du peu de ressources des hôtelleries.



CHAPITRE XXIV

¶ COMMENT JEAN DE PARIS S'EN ALLA EN SON LOGIS; ET COMMENT IL ENVOYA AU ROI D'ANGLETERRE DES PROVISIONS POUR SON SOUPER.

JEAN de Paris fut bien joyeux d'entrer en son beau logis, où le souper était prêt avec une grande quantité de venaison et force volatiles de toutes sortes; comme certains de ses gens ne faisaient autre chose que de courir par le pays acheter des provisions, rien ne manquait.

Les Anglais trouvèrent seulement des bœufs, des moutons, et quelques vieilles poulailles : vous pensez si elles étaient tendres !

L'heure du souper venue, Jean de Paris envoya au Roi d'Angleterre plusieurs espèces des meilleures viandes sur de grands plats d'or, et du vin à foison : le Roi, tout ébahi, remercia et se mit à table, car les viandes étaient chaudes, et son propre souper n'était pas cuit.

Pendant tout le repas, le Roi et les siens ne parlèrent que de Jean de Paris.

« Cet homme sera vite réduit à la misère, disait l'un des barons, s'il continue à gaspiller son trésor : il l'aura bientôt épuisé !

— Certes, faisait un autre, j'admire son audace : il ne tient compte du Roi non plus que de son égal.

— Où donc a-t-il trouvé ces provisions, demanda le Roi, et d'où tient-il une si riche vaisselle ? A peine en peut-on croire ses yeux ! C'est un plaisir que d'aller en sa compagnie ; plût à Dieu qu'il fit route de notre côté !

— Sire, dit un Anglais, il continuera jusqu'à Bordeaux, à ce qu'il déclare.

— J'en suis bien heureux. Nous n'avons rien de quoi lui faire présent, mais je veux que vous alliez six le remercier pour moi de ce qu'il nous a envoyé ; vous le prierez de venir, s'il lui plaît, coucher en notre logis, car nous avons, je crois, le meilleur quartier ; vous verrez aussi comment il est installé, et comment il se comporte.

— Volontiers, sire ; nous irons savoir ce qui en est, si on veut nous laisser entrer. Et nous le saluerons de par vous, lui, et sa noble compagnie.»

CHAPITRE XXV

¶ COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE ENVOYA SIX DE SES BARONS A JEAN DE PARIS, LE REMERCIER DE SES DONS, ET LE PRIER DE VENIR COUCHER EN SON PROPRE LOGIS.

LES barons du Roi d'Angleterre s'en furent au quartier de Jean de Paris et le trouvèrent tout entouré de fossés, bien clos, avec des gardes à la porte. Ils demandèrent aux gardes à qui ils étaient; ceux-ci de répondre :

« Nous sommes à Jean de Paris ; et vous, à qui êtes-vous?

— Messeigneurs, nous sommes au Roi d'Angleterre, qui nous a envoyés vers Jean de Paris, le remercier de ses présents. Faites, s'il vous plaît, que nous lui parlions.

— Volontiers, dirent les gardes : il nous a commandé de ne rien refuser aux Anglais, car ils sont venus en sa compagnie.»

Les barons passèrent; devant le logis de Jean de Paris, d'autres gardes défendaient la porte; leur faisant la révérence, ils dirent la raison de leur venue. Le capitaine alla s'informer aussitôt s'il devait les laisser entrer:

« Messeigneurs, fit-il au retour, notre maître est à table, mais nonobstant, il veut bien vous recevoir. Suivez-moi. »

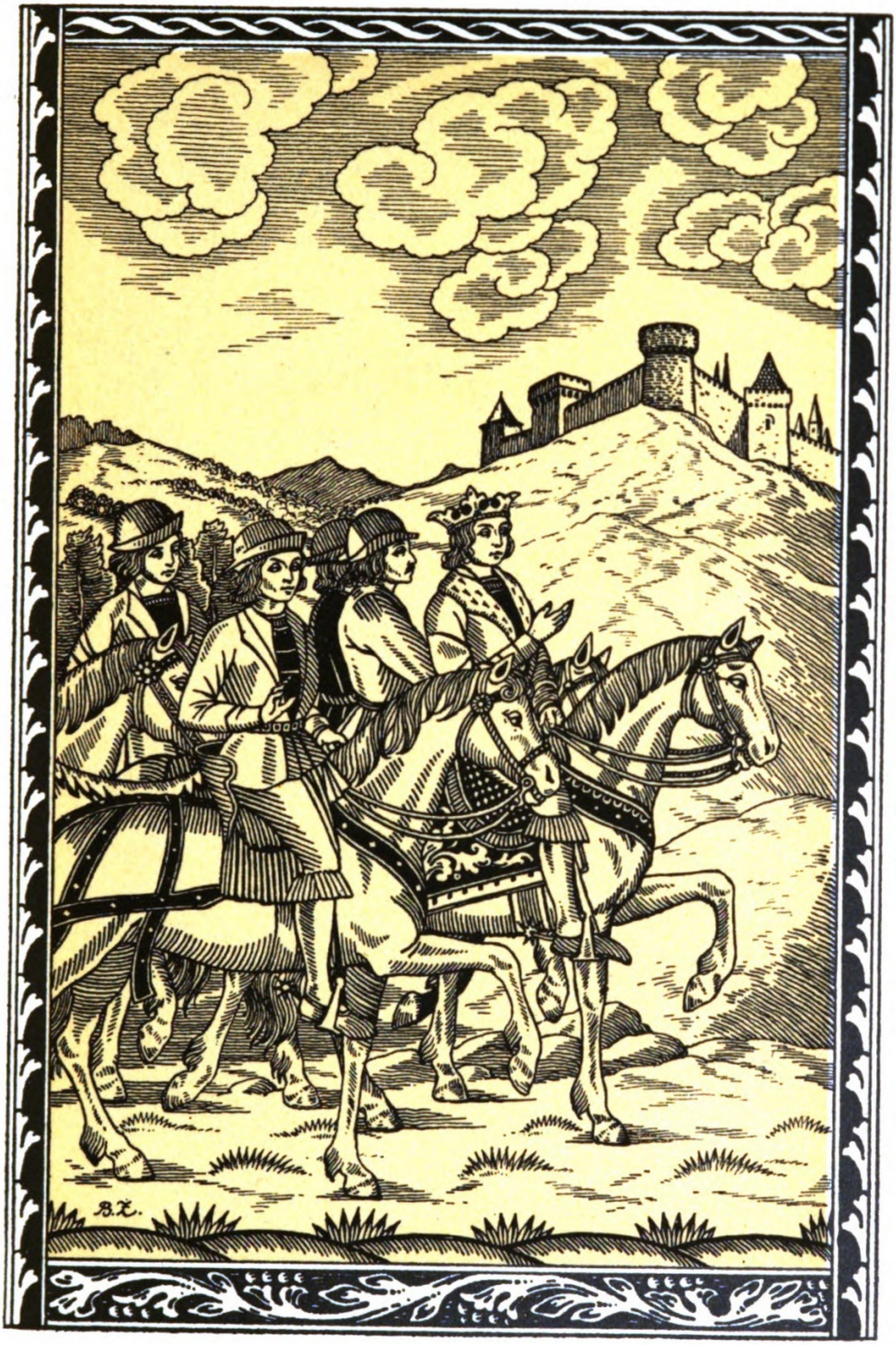
Il marcha devant eux et, en arrivant dans la salle, se jeta à genoux. Les Anglais firent de même, car Jean de Paris était à table en grande solennité, tout seul, avec ses gens autour de lui; et ceux à qui il parlait mettaient le genou en terre. La

salle était toute tendue de riches tapisseries, et le ciel pareillement.

Jean de Paris fit aux Anglais très bon accueil, et devisa longuement avec eux.

Le repas fini et les grâces dites, les musiciens entrèrent avec des instruments de toute sorte et commencèrent à jouer mélodieusement; puis on mena les Anglais souper avec les barons de France, et on les servit à profusion, rien que de bonnes viandes chaudes. Ils s'étonnaient de cette grande abondance de tout, et de la richesse de la vaisselle d'or et d'argent.

Après souper, les Anglais prirent congé et retournèrent vers le Roi, lui conter au long ce qu'ils avaient vu. Le Roi, de plus en plus ébahi, ne savait que dire, sauf qu'il ne quitterait pas Jean de Paris tant qu'il ferait route de son côté.


B.Ž.

CHAPITRE XXVI

COMMENT JEAN DE PARIS PRIA LE ROI D'ANGLETERRE DE VENIR SOUS SON PAVILLON, OUIR LA MESSE.

LE lendemain matin, Jean de Paris se rendit à l'église, où on lui avait fait tendre un riche pavillon, et la messe commença, chantée par de bons chantres qu'il menait avec lui.

Des Anglais allèrent dire la chose au Roi, qui se rendit à l'église; et Jean de

Paris, apprenant son arrivée, envoya des barons le chercher :

« Sire, Jean de Paris, notre maître, vous prie de venir sous son pavillon, vous y serez mieux à votre aise.

— J'irai volontiers! » répondit le Roi.

En arrivant au pavillon, il salua Jean de Paris, qui lui rendit le salut, et lui fit place à son côté. Et croyez que le dedans du dit pavillon, tout garni de beaux oreillers, était bien plaisant à voir, ainsi que les ornements de la chapelle.

La messe dite, chacun se retira en son logis pour déjeuner, et Jean de Paris envoya au Roi d'Angleterre de la viande toute chaude, comme la veille.

Puis ils montèrent à cheval, et se remirent en route, vers Bordeaux. Dans les moindres lieux où il s'arrêtait, Jean de Paris trouvait toujours son hôtel préparé, avec un bon repas chaud; il avait soin d'offrir chaque fois de son souper au Roi d'Angleterre; et le Roi s'étonnait fort qu'on pût avoir tant de provisions en de si petites bourgades.

CHAPITRE XXVII

¶ COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE ET JEAN DE PARIS CHEVAUCHAIENT DE COMPAGNIE, EN DEVISANT LE LONG DU CHEMIN.

UN jour qu'ils chevauchaient au-delà de Bordeaux, le Roi d'Angleterre demanda à Jean de Paris s'il irait jusqu'à Bayonne, et Jean de Paris répondit que oui.

« Plût à Dieu, ajouta le Roi, que votre voyage vous conduisît en Espagne!

— Cela se pourrait bien, dit Jean de

Paris ; il suffit que la volonté m'en prenne, car, sauf Dieu, je n'obéis qu'à moi-même, et homme qui vive ne me ferait aller contre mon gré.

— C'est bien de l'outrecuidance, fit le Roi ; si vous vivez longtemps, il vous faudra changer de propos, ou vous en souffrirez.

— Croyez que je n'en ai garde ; je suis plus fort que vous, sire, et je possède plus de bien que je n'en dépenserai tout mon vivant, au train que je mène. »

Le Roi se tourna vers ses gens, et les regarda comme pour signifier que cet homme n'avait pas son bon sens ; cependant, quoique très perplexe, il était plus aise de se trouver avec Jean de Paris qu'il n'avait jamais été de sa vie.

CHAPITRE XXVIII

¶ COMMENT JEAN DE PARIS ET LES SIENS, VOYANT LA PLUIE TOMBER, REVÊTIRENT LEURS MANTEAUX ET LEURS CHAPERONS A GORGE.

COMME ils causaient, une grosse pluie d'orage se mit à tomber; aussitôt, Jean de Paris et les siens de prendre leurs manteaux et leurs chaperons à gorge. Quand le Roi d'Angleterre les vit si bien équipés qu'ils ne se souciaient aucunement de la pluie:

« Mon ami, dit-il à Jean de Paris, vous et les vôtres avez trouvé de bons habillements contre l'eau et le mauvais temps ! »

Ce n'était pas la coutume des Anglais d'emporter en voyage des malles ni des coffres, et ni le Roi ni ses gens n'avaient de manteaux ; chez eux on n'en usait pas, et on ne savait pas même les fabriquer ; aussi les Anglais portaient-ils les belles robes neuves qu'ils avaient fait faire pour les noces, les unes longues, les autres courtes, certaines fourrées de martre, plusieurs de renard : vous pensez en quel état la pluie les avait mises !

Alors Jean de Paris dit au Roi :

« Sire, vous qui êtes Roi et grand seigneur, vous devriez donner à vos gens des maisons, pour les abriter en cas de pluie ! »

Le Roi se mit fort à rire, à ces paroles :

« Pardieu, mon ami, il faudrait une troupe d'éléphants pour porter tant de maisons ! »

Et, revenu vers ses barons, il leur disait :

« Avez-vous entendu ce que nous conte ce galant ? Ne montre-t-il pas bien qu'il est fou ? A cause de ses grandes richesses,

qu'il n'a point acquises lui-même, il croit que rien ne lui est impossible!

— Sire, firent les barons anglais, c'est un grand agrément que d'être auprès de lui, et vous ne devez pas vous ennuyer : il vous aide à traverser le pays joyeusement. Plût à Dieu que Jean de Paris nous accompagnât aux noces, en Espagne! il vous ferait grand honneur en s'avouant pour vôtre, moyennant une bonne somme.

— Je le voudrais, dit le Roi; mais s'il se disait à nous, ce serait pour notre honte, car les dames estimeraient peu notre appareil, au prix du sien.

— Pardieu, sire, de s'écrier les barons, vous dites vrai ! »

Comme la pluie les accablait, les Anglais cessèrent leurs discours. Mais ils arrivèrent bientôt à la ville, et chacun de courir à l'hôtel qui lui était préparé.

Le lendemain matin, ils partirent pour aller loger à Bayonne; sur leur route, ils trouvèrent une rivière bien mauvaise, où plusieurs Anglais se noyèrent, comme vous l'entendrez.

CHAPITRE XXIX

¶ COMMENT, AU PASSAGE D'UNE RIVIÈRE, BEAUCOUP D'ANGLAIS PÉRIRENT NOYÉS; ET COMMENT JEAN DE PARIS ET LES SIENS TRAVERSÈRENT SANS AUCUN MAL.

En chevauchant, le Roi d'Angleterre arriva devant une rivière; les pluies l'avaient fort grossie et le pont venait d'être emporté.

Quoique cela fût bien dangereux, le Roi et ses gens voulurent passer à gué, mais ils étaient mal

montés, et plus de soixante se noyèrent; le Roi en eut un grand déplaisir.

Or, Jean de Paris, qui venait derrière avec sa noble compagnie et de bons chevaux, ne s'effraya pas; ils se mirent à traverser, les uns après les autres, si bien que tous passèrent, par la volonté de Dieu, sans accident.

Le Roi anglais, de l'autre côté de l'eau, se lamentait sur ceux qu'il avait perdus, et regardait venir Jean de Paris; voyant que personne de ses gens ne se noyait :

« Mon ami, lui dit-il, quand tous furent passés, vous avez eu meilleure chance que moi pour franchir cette rivière; beaucoup des nôtres y ont trouvé la mort! »

Jean de Paris se prit à sourire en disant :

« Ne devriez-vous pas, vous qui êtes riche et puissant, porter un pont, pour faire passer vos gens? cela vous eût été fort utile aujourd'hui! »

Et le Roi de sourire aussi, malgré sa douleur :

« Vous me donnez toujours de belles raisons! Mais chevauchons, car je suis fort mouillé, et je voudrais être au logis.

— Sire, fit Jean de Paris, feignant de n'avoir pas entendu, allons chasser un peu dans ce bois !

— Par ma foi, répondit le Roi, je n'ai guère envie de plaisanter à cette heure ! »

Or, tout en poussant des plaintes à cause de leurs amis et de leurs parents noyés dans la rivière, les Anglais approchaient de Bayonne. La pensée d'aller aux noces ôta bientôt leur mélancolie, et ils demeurèrent trois jours dans la ville, à faire bonne chère.

Une autre fois, comme ils chevauchaient dans la campagne, le Roi, qui avait fini par dissiper sa tristesse, demanda à Jean de Paris :

« Mon doux ami, dites-moi, pour passer le temps, qu'allez-vous faire en Espagne ?

— Sire, je vous l'avouerai bien volontiers. Sachez que voilà environ quinze ans, mon feu père, à qui Dieu pardonne, vint chasser en ce pays ; en partant, il tendit un petit lacet à une cane : je vais voir si elle est prise.

— Ma foi, dit le Roi en riant, vous êtes

grand chasseur, qui venez de si loin quérir votre gibier. Depuis le temps, cette cane serait toute gâtée, et mangée des vers!

— Vous n'en savez rien, fit Jean de Paris; les canes de ce pays ne ressemblent pas à celles des autres, elles se gardent longtemps. »

Les Anglais, qui n'entendaient pas de quoi il parlait, se rirent de sa réponse, et plusieurs disaient qu'il était fou.

CHAPITRE XXX

COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE PRIA JEAN DE PARIS DE SE RECONNAITRE POUR SIEN, MOYENNANT DE L'ARGENT; ET COMMENT JEAN DE PARIS REFUSA.

COMME ils approchaient de la cité de Burgos, où étaient le Roi et la Reine d'Espagne, et où les noces devaient avoir lieu, le Roi d'Angleterre dit à Jean de Paris :

« Jean de Paris, mon ami, si vous voulez venir avec moi jusqu'à Burgos et vous

avouer pour mien, je vous récompenserai largement, et vous verrez une belle assemblée de dames et de seigneurs.

— Sire, fit Jean de Paris, d'y aller ou de n'y pas aller, ce sera selon ma fantaisie; quant à me reconnaître pour vôtre et en votre sujétion, n'y pensez pas, même au prix de votre royaume; je n'ai que faire de votre argent, je suis plus riche que vous.»

Le Roi, fort dépité de ce refus, souhaitait que Jean de Paris ne poussât pas plus avant en Espagne, de peur d'être éclipsé par lui, s'il allait à Burgos.

Il n'osa donc plus l'interroger, sauf qu'il lui demanda :

« Mon ami, par votre foi, pensez-vous venir?

— Par mon serment, répondit Jean de Paris, peut-être que oui, peut-être que non, suivant qu'il me plaira! »

Ils quittèrent là leurs discours; le Roi était bien troublé, mais il n'en laissa rien voir.

On se logea pour la nuit, comme de coutume; le lendemain matin, Jean de Paris

dit au Roi de ne pas l'attendre, car il ne bougerait point de tout le jour.

Or, c'était un samedi, et les noces devaient être le lundi suivant. Le Roi partit donc, et chevaucha si bien qu'il arriva le soir même à Burgos, où on l'accueillit avec beaucoup d'honneur, ainsi que ses barons et ses chevaliers.



CHAPITRE XXXI

¶ COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE ARRIVA DANS LA VILLE DE BURGOS, OU ON LE REÇUT HONORABLEMENT.

VERS trois ou quatre heures du soir, le Roi d'Angleterre entra dans Burgos, et fut très bien accueilli par une belle assemblée; il y avait là le Roi et la Reine d'Espagne, le Roi de Portugal, le Roi et la Reine de Navarre, beaucoup de princes et de barons, et un grand nombre de dames

et de demoiselles. Seule, la fille du Roi d'Espagne ne se réjouissait guère de le voir : elle était fort sage, et sentait bien que ce vieux prince ne lui convenait pas.

Cependant, les choses étaient si avancées que, pour l'honneur de son père et de sa mère, on n'y pouvait plus remédier.

Laissons-les, maintenant, pour revenir à Jean de Paris. Une partie du dimanche, qui était la veille des noces, il chevaucha, et vint prendre hôtel en une petite ville, à deux lieues de Burgos, où beaucoup des siens, arrivés par une autre route, l'attendaient. Alors il envoya au Roi d'Espagne deux hérauts accompagnés de cinq cents hommes d'armes, lui demander logis dans la cité.

CHAPITRE XXXII

¶ COMMENT LES DEUX HÉRAUTS LAISSÈRENT A LA PORTE DE LA VILLE LEURS CINQ CENTS CHEVALIERS, ET ENTRÈRENT SUIVIS DE DEUX PAGES HABILLÉS PAREILLEMENT.

LES deux hérauts, vêtus de riches draps d'or, montés sur des haquenées blanches, et si richement équipés que c'était merveille, firent arrêter leurs gens non loin de la ville, pour attendre leur retour; chacun suivi seulement d'un page habillé

de fin velours violet, sur un cheval harnaché de même, ils entrèrent dans Burgos, et se rendirent au palais du Roi.

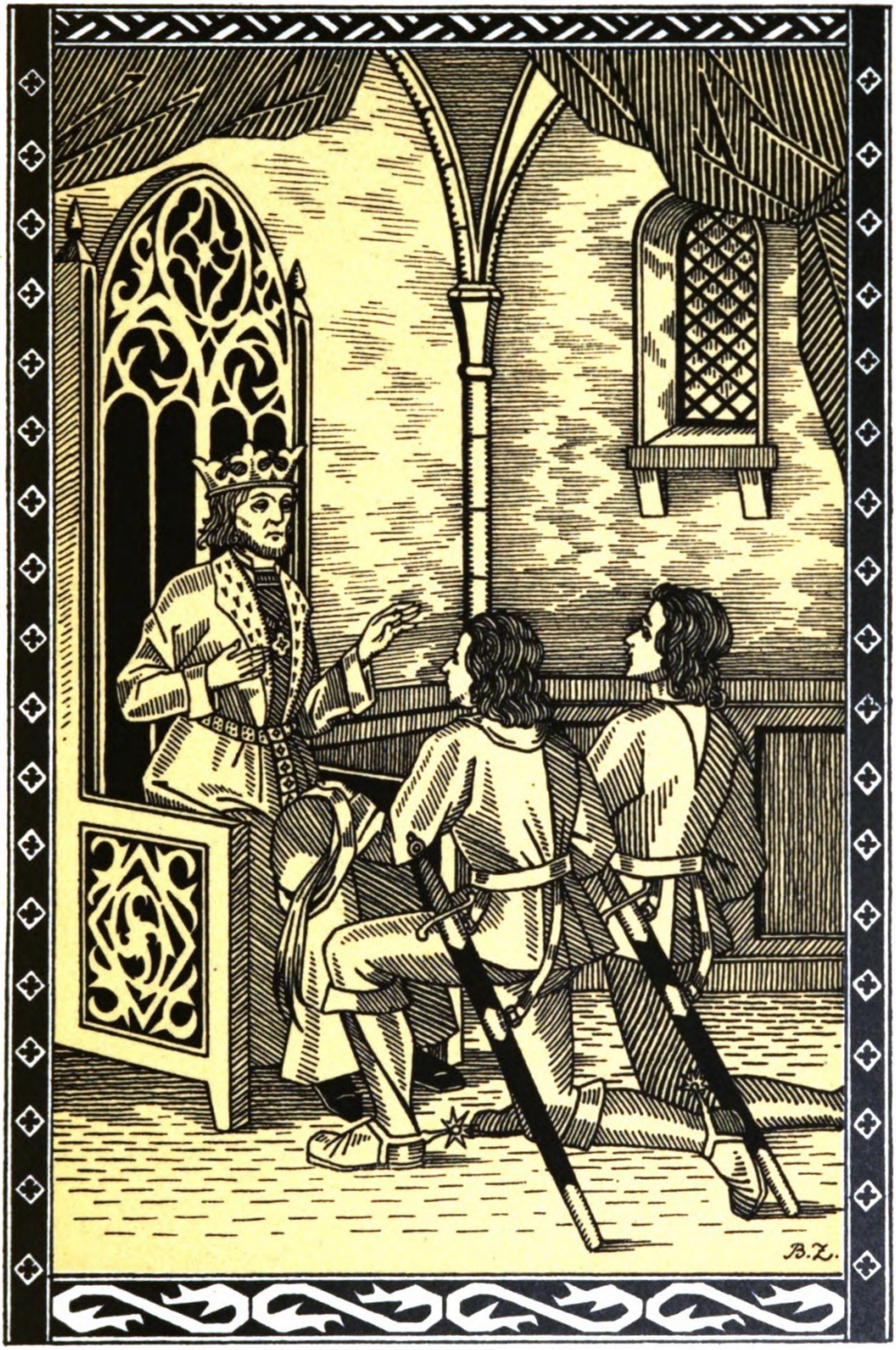
Là, ils demandèrent à ceux qui gardaient la porte où était le Roi; et les gardes de s'enquérir d'abord à qui ils étaient.

« Nous sommes à Jean de Paris, qui nous envoie parler au Roi. »

Le Roi d'Espagne était à table avec toute sa compagnie; on l'avertit que deux hérauts, dans le plus bel équipage qu'on pût voir, venaient d'arriver au palais.

« Ils se disent serviteurs d'un nommé Jean de Paris, qui les a envoyés vers vous; que vous plaît-il, sire, que nous leur répondions?

— Entretenez-les bien, dit le Roi, et faites-leur bel accueil. Après souper nous leur parlerons. »


B.Z.

CHAPITRE XXXIII

¶ COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE, QUI AVAIT VU ARRIVER LES MESSAGERS, CONTA LES FAITS ET LES PAROLES DE JEAN DE PARIS; ET COMMENT L'ASSEMBLÉE S'EN RÉJOUIT TOUT LE LONG DU SOUPER.

LE Roi d'Angleterre comprit bien, en voyant arriver les messagers, que Jean de Paris entendait venir à la fête et, s'adressant au Roi d'Espagne :

« Mon très-cher seigneur, dit-il, je vous prie de donner une bonne réponse à ces

hérauts, car vous verrez merveilles; je crois bien savoir ce que veut leur maître.

— Et qui est ce Jean de Paris? demanda le Roi d'Aragon.

— Sire, dit le Roi d'Angleterre, c'est le fils d'un très riche bourgeois du lieu; il mène plus grand train que vous et moi.

— Et combien a-t-il de monde?

— Deux à trois cents chevaux, avec les plus beaux hommes et les mieux équipés qu'on puisse voir, à mon avis.

— Pardieu, ce serait admirable qu'un simple bourgeois eut amené de si loin, à grands frais, une pareille troupe !

— Sachez, fit le Roi d'Angleterre, que la seule vaisselle d'or et d'argent dont il use vaut le prix d'un royaume; on croit rêver devant ces richesses.

— Il ferait beau le voir, s'exclama le Roi d'Aragon; veuillez nous le présenter, quoiqu'il en coûte!

— C'est un homme extraordinairement difficile à contenter en fait d'honneur; et je vous assure qu'il n'estime pas plus la dignité royale que la sienne propre. Malgré ses belles manières, il paraît fort tenir,

comme on dit, un quartier de lune, et souvent ses paroles n'ont ni queue ni tête; sans cela il passerait pour un homme sage, car il est doux et courtois, et très communicatif.

— Et que dit-il, beau fils? demanda le Roi d'Espagne.

— Par ma foi, monseigneur, je vous le conterai. Un jour, nous chevauchions ensemble; il pleuvait très fort; lui et ses gens avaient de certains habillements qui les protégeaient à souhait. « Vous voilà, dis-je, bien équipé contre le mauvais temps! » et lui de me répondre : « Un puissant Roi comme vous, ne devrait-il pas faire porter à ses gens des maisons pour les abriter de la pluie? »

Tous de rire à ces mots.

« Messeigneurs, dit le Roi de Portugal, on ne doit pas se moquer des gens en leur absence; je ne peux croire que ce Jean de Paris ne soit très habile homme, pour avoir conduit si loin une telle compagnie; il ne l'eût pas fait sans beaucoup de sens ni d'esprit! »

Et les barons d'approuver les paroles

du Roi de Portugal, qui était fort avisé.

« Vous n'avez encore rien entendu, continua le Roi d'Angleterre. Ecoutez les deux plus beaux mots que vous ayez ouïs :

« Un jour, au passage d'une rivière que les pluies avaient grossie, plusieurs de mes gens se noyèrent ; j'étais sur la rive à me lamenter, lorsqu'il vint me dire en guise de consolation :

« Sire, vous qui êtes un puissant Roi, vous devriez emporter un pont en voyage pour que vos gens traversent les rivières sans péril ! »

Et tous de rire si haut par la salle que le bruit ne s'en apaisa pas de longtemps.

« Mon cher seigneur et ami, pria la fille du Roi d'Espagne, dites-nous le troisième mot !

— Volontiers, ma mie !

« Une autre fois que nous chevauchions, je lui demandai, pour passer le temps, ce qu'il venait faire en ce royaume. Il me répondit qu'une quinzaine d'années plus tôt, son père était venu chasser dans le

pays, et, en repartant, avait tendu un lacet à une cane. « Je vais, dit-il, voir si la cane est prise. »

L'assemblée de rire plus fort qu'auparavant, et le Roi d'Angleterre de continuer son récit jusqu'à la fin du souper.

Aussitôt les tables enlevées et les grâces dites, le Roi d'Espagne envoya chercher les hérauts de Jean de Paris, très beaux hommes, richement vêtus, et les fit venir devant toute la compagnie.

CHAPITRE XXXIV

COMMENT LES HÉRAUTS DE JEAN DE PARIS ENTRÈRENT DANS LA SALLE, OU ÉTAIT LE ROI D'ESPAGNE AVEC SA COMPAGNIE, ET LUI DEMANDÈRENT LOGIS POUR LEUR MAITRE.

LES hérauts entrèrent dans la salle hardiment et firent la révérence devant le Roi, les barons et les dames.

« Sire Roi d'Espagne, dirent-ils, Jean de Paris vous salue, vous et toute la compagnie. Il vous prie de vouloir lui donner des logis suffisants pour lui et les

siens, à part dans un quartier de cette ville. Dans ce cas il viendra vous voir, vous et les dames; sinon, il ne viendra pas.

— Par ma foi, mes amis, dit le Roi, s'il ne vient pas, ce ne sera point faute de logis; il en aura suffisamment!

— Sire, vous plairait-il de nous faire désigner les lieux dès maintenant, pour voir s'ils sont comme il faut?

— Certes, mes amis, fit le Roi en leur donnant un de ses maîtres d'hôtel; et si vous avez besoin de quoi que ce soit, demandez-le, je vous l'accorderai.

— Sire, grand merci! de répondre les hérauts.

Ils s'en allèrent par la cité, et les gens du Roi voulaient leur donner logis pour trois cents chevaux; mais cela ne pouvait leur convenir; ils retournèrent devant le Roi, qui leur demanda s'ils avaient assez de place.

— Non, sire, de beaucoup! il nous en faut bien dix fois autant, pour loger notre maître et les siens.

— Amènerez-vous donc plus de trois cents chevaux?

— Oui, sire, au moins dix mille, ou Jean de Paris ne viendra pas. Qu'il vous plaise de nous donner depuis la grande église jusqu'à la porte, en bas de la cité.

— Comment, dit le Roi, c'est plus du quart de la ville !

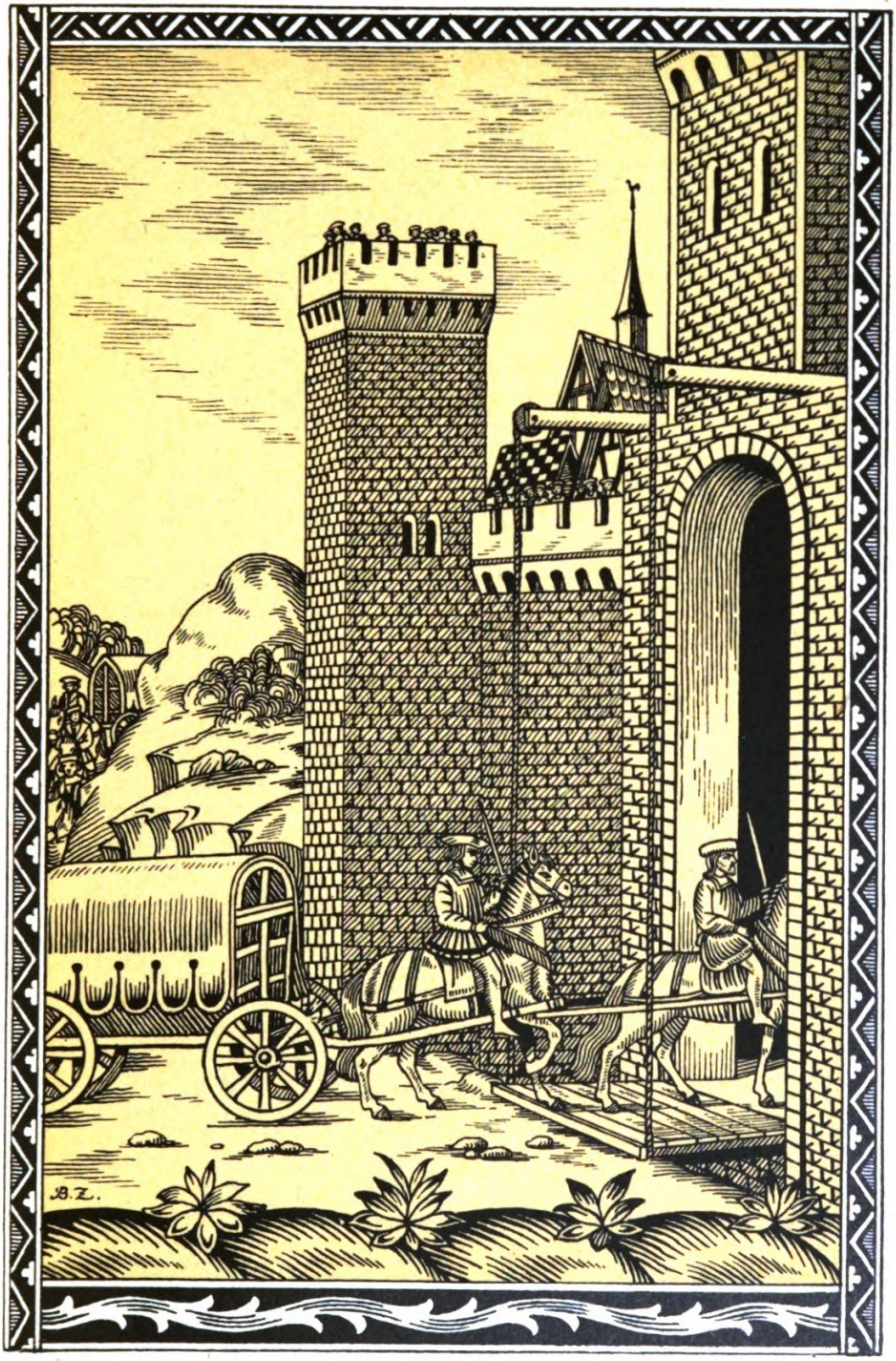
— Sire, nous ne pouvons à moins.

— Mes amis, vous l'aurez, car les dames désirent fort voir votre maître. Nous ferons déloger de ce quartier ceux qui y habitent, et demain, dès l'aube, vous trouverez la place libre. »

Les hérauts prirent congé du Roi, et lui dirent qu'ils enverraient des fourriers préparer les logis de bon matin.

« Allez en paix, dit le Roi, nous ne vous manquerons pas de parole ; et recommandez-moi bien à votre maître ! »

Cette nuit-là, il y eut grand parlement
chez le Roi d'Espagne au sujet de
Jean de Paris, et il tardait
à tous d'être au len-
demain pour
le voir.


B.Z.

CHAPITRE XXXV

⁋ COMMENT LES HÉRAUTS PORTÈRENT A JEAN DE PARIS LA RÉPONSE DU ROI D'ESPAGNE.

LES hérauts sortirent de la cité, rejoignirent leurs cinq cents chevaux et les hommes, et s'en retournèrent devant Jean de Paris; alors de lui conter tout au long ce qu'ils avaient vu, et la réponse que le Roi d'Espagne leur avait donnée, louant fort la beauté de la pucelle.

Jean de Paris, bien joyeux, renvoya vite les hérauts pour conduire les huit cents fourriers qui devaient faire les logis ; puis, ayant appelé tous les princes et barons, il les pria de bien observer ses commandements, afin que personne ne le reconnût.

Ne demandez pas s'ils avaient bonne volonté de le servir et de lui faire honneur !

Le lendemain les seigneurs et les dames qui étaient venus aux noces, et la fille du Roi d'Espagne elle-même, se levèrent très tôt, de peur de ne pas voir l'entrée de Jean de Paris ; on fit barrer toutes les rues et ruelles, en sorte qu'il ne pût passer ailleurs que devant le palais.

Or, comme tous parlaient de lui, voici venir les deux hérauts avec les deux pages, équipés comme vous l'avez entendu, suivis des huit cents fourriers en belle ordonnance.

La nouvelle courut que Jean de Paris venait, et les gens de déboucher de tous côtés, à si grands flots que c'était merveille.

Quand les fourriers approchèrent du palais, le Roi, fort curieux de savoir si Jean de Paris était en cette compagnie, s'avança pour leur parler.

CHAPITRE XXXVI

COMMENT LE ROI D'ESPAGNE SOUHAITA LA BIENVENUE AUX FOURRIERS DE JEAN DE PARIS, A LEUR PASSAGE DEVANT LE PALAIS.

QUAND les fourriers passèrent devant le palais, le Roi d'Espagne les salua :

« Messeigneurs, soyez les très bienvenus. Apprenez-nous, s'il vous plaît, lequel de vous est Jean de Paris, afin que nous le connaissions !

— Sire, dit l'un d'eux, il n'est pas en cette compagnie.

— Et qui donc êtes-vous?

— Nous sommes les fourriers qui venons faire ses logis. »

Les princes et les dames furent bien ébahis, à cette réponse, de voir une telle assemblée de fourriers.

« Beau fils, dit le Roi d'Espagne au Roi d'Angleterre, vous me disiez que Jean de Paris n'avait que trois cents chevaux, environ. Or, en voilà plus de huit cents, et, certes, il ne viendra pas sans une belle compagnie!

— Par mon serment, s'écria la fille d'Espagne, quels beaux hommes, et bien en point! Mon père, fêtez leur seigneur, qui nous honore en venant à nos noces!

— Vous dites vrai, ma fille! je le fournirai de linge, de tapisserie, de vaisselle, et de tout ce qui sera nécessaire. »

Et le Roi d'appeler son maître d'hôtel :

« Rendez vous au quartier que vous avez désigné à ces gens, et faites leur donner de ma part tout ce qui leur faudra. »

Le maître d'hôtel y alla, et les trouva

tous au travail : les uns élevaient des barrières, plusieurs perçaient les maisons pour passer de l'une dans l'autre, certains tendaient la tapisserie.

Le maître d'hôtel n'en fit pas moins son message :

« De par le Roi, sachez, leur dit-il, messeigneurs, que tout ce qui vous sera nécessaire en fait de linge, de vaisselle, ou de tapisserie, je vous le donnerai. Demandez hardiment !

— Grand merci au Roi et à vous ! répondit l'un des hérauts ; mais il ne nous faut rien, car des chariots apporteront tantôt nos ustensiles. Dites à votre Roi que, s'il manque lui-même de tapisserie, ou de vaisselle d'or et d'argent, pour sa nombreuse compagnie, nous en avons assez pour nous et pour lui ; au besoin, nous ferions arrêter devant son palais dix ou douze chariots chargés, qui le fourniraient largement.

— Grand merci ! » dit le maître d'hôtel émerveillé, et il s'en retourna rendre réponse au Roi.

Les barons et les dames, remplis d'ad-


B.Z.

miration à son rapport, ne parlaient plus que de Jean de Paris, et attendaient impatiemment sa venue.

Le Roi fit chanter la messe, et les princes, les seigneurs, et les dames, allèrent l'ouïr. Vers la fin de la messe, un écuyer arriva en courant :

« Venez voir Jean de Paris, criait-il, hâtez-vous ! »

Les Rois et les barons accompagnèrent les dames aux fenêtres du palais ; et les autres sortirent dans la rue, pour mieux voir.

CHAPITRE XXXVII

COMMENT LES CONDUCTEURS DES CHARIOTS DE JEAN DE PARIS ENTRÈRENT EN BELLE ORDONNANCE, SUIVIS DES CHARIOTS DE LA TAPISSERIE.

DEUX cents hommes d'armes parurent, bien en point, armés et bardés comme il faut, précédés de deux trompettes avec deux tambourins suisses et un fifre. Ils allaient en belle ordonnance, deux par deux, montés sur de fiers coursiers, qu'ils

vous faisaient sauter et pointer à merveille.

Le Roi d'Espagne demanda au Roi d'Angleterre qui étaient ces gens.

« Sire, fit le Roi d'Angleterre, je n'en sais rien, et je ne les ai pas vus durant le voyage. »

Alors le Roi de Navarre, qui donnait la main à la fille d'Espagne, cria par la fenêtre :

« Qui êtes-vous, messeigneurs ? »

— Nous sommes les conducteurs des chariots de Jean de Paris, qui viennent derrière.

— Ha ! Sainte Vierge, dit la pucelle, quelle magnificence pour le fils d'un bourgeois de Paris !

— Belle sœur, de répondre le Roi de Navarre, je n'en puis croire mes yeux : n'est-ce pas un songe ? »

Comme ils parlaient, arrivèrent les chariots de la tapisserie, au nombre de vingt-cinq, tous couverts de beau velours frappé, attelés chacun de huit forts chevaux richement harnachés, que deux hommes à pied conduisaient. Les dames furent toutes

ravies à ce spectacle, et, de même, les seigneurs et les barons.

« Hélas, soupira la pucelle, nous ne verrons point Jean de Paris, il doit être dans l'un de ces beaux chariots ! »

Et le Roi de Navarre de crier aux conducteurs :

« Dites, mes amis, qu'y a-t-il dans ces beaux chariots ?

— Monseigneur, dit l'un, tous ceux qui sont couverts de velours vert sont les chariots de la tapisserie et du linge.

— Ah, mon ami, dit la pucelle au Roi d'Angleterre, vous ne nous avez pas conté tout ce que vous saviez de Jean de Paris !

— Pardieu, ma mie, fit le Roi, je ne vous ai rapporté que ce que j'avais vu ; et je suis aussi étonné que vous. »

Tous les chariots furent bientôt passés.

CHAPITRE XXXVIII

COMMENT VINGT-CINQ AUTRES CHARIOTS ARRIVÈRENT, PORTANT LES USTENSILES DE CUISINE.

Les premiers chariots passés, on en vit arriver vingt-cinq autres, couverts de grands pans de cuir rouge, et traînés par de gros coursiers.

« Dites, messeigneurs, demanda le Roi de Portugal, que renferment tous ces chariots, et à qui sont-ils ?

— Ce sont, répondirent les hommes, les chariots de la cuisine de Jean de Paris.

— Pardieu, fit le Roi, je me tiendrais pour bien riche d'en avoir une demi-douzaine de pareils !

— Nous aussi ! ajoutèrent les autres Rois.

— Ah ! Douce Vierge Marie, s'écria la Reine d'Aragon, qui donc peut venir en si grand triomphe ? Ne le verrons-nous pas ? »

Comme ils devisaient, on leur annonça que le dîner était prêt.

« Pour Dieu, firent les dames, n'en parlez pas : y a-t-il plus grand plaisir que de regarder ces merveilles ? »

Les chariots de la cuisine passés,
il en arriva vingt-cinq autres,
couverts de damas bleu,
avec les coursiers
harnachés de
même.

CHAPITRE XXXIX

COMMENT VINGT-CINQ AUTRES CHARIOTS, CONTENANT LES ROBES DE JEAN DE PARIS, ENTRÈRENT DANS LA VILLE.

REGARDEZ, s'exclama la pucelle, voici d'autres chariots encore plus beaux que les précédents ! »

Dès qu'ils furent à portée, on interrogea les conducteurs. Ils répondirent :

« Ce sont les chariots de la garde-robe de Jean de Paris.

— O Reine des Cieux ! fit la pucelle,

quels habillements peut-il y avoir là! qui s'ennuierait à voir tant de richesses! »

Puis, de crier elle-même à la fenêtre :

« Dites-moi, mon ami, combien y a-t-il de chariots de la garde-robe ?

— Vingt-cinq! dit l'homme.

— Pardieu, s'émerveillait le Roi, en voilà assez pour acheter un royaume! »

Dans toute la cité, et surtout au palais, il n'était bruit que de la venue de Jean de Paris, et on n'entendait de toutes parts que le hennissement des chevaux et le roulement des chariots.

Cependant personne ne faisait plus de cas du Roi d'Angleterre ; il n'avait même aucun loisir de causer avec sa fiancée ni d'en profiter, ce qui le courrouçait fort.

Pour abréger, les vingt-cinq chariots passèrent, et on en vit bientôt arriver vingt-cinq autres, couverts de velours cramoisi frappé et broché d'or, avec une frange d'or de Chypre qui luisait au soleil.

Chacun s'avança pour regarder, les seigneurs et les dames comme le populaire.

CHAPITRE XL

COMMENT LES CHARIOTS DE LA VAISSELLE DE JEAN DE PARIS ENTRÈRENT DANS LA VILLE, APRÈS CEUX DE LA GARDE-ROBE.

CERTES, dit la pucelle, c'est Dieu du Paradis qui arrive, car il n'est pas d'homme sur terre qui puisse entretenir une si noble compagnie!

— Pardieu, fit le Roi de Navarre, si l'on me disait que c'était le Roi de France, je ne refuserais pas de le croire, tant il tient un beau roy-

aume; mais de ce bourgeois, que penser? de surprise je ne sais où je suis!

— Vous semble-t-il vraiment que le Roi de France soit capable d'égaler cet homme-ci en magnificence?

— Certes oui, ma douce sœur, s'il y était bien résolu!

— Sur ma foi, c'est une merveilleuse affaire; j'ai hâte de le voir, et je me demande s'il est fait ainsi que les autres. »

Comme le dernier chariot passait, le Roi de Navarre demanda aux hommes qui le conduisaient :

« Dites, mes amis, qu'y a-t-il en ces chariots couverts de velours cramoisi?

— Sire, ce sont les bahuts et la vaisselle de Jean de Paris. »

Incontinent arrivèrent deux cents hommes d'armes, appareillés comme pour le combat, marchant en belle ordonnance, quatre par quatre, sans bruit.

Le Roi d'Espagne appela le premier, qui portait un pennon à sa lance :

« Mon ami, Jean de Paris est-il en cette compagnie?

— Non, sire, Jean de Paris ne viendra

pas de deux heures, car il est à dîner dans la campagne avec ses principaux. Et nous sommes commis à la garde des vingt-cinq chariots qui vont devant. »

Les vingt-cinq chariots et les deux cents hommes d'armes passés, le Roi d'Espagne proposa d'aller dîner; mais les dames le prièrent instamment de placer des veilleurs à la porte, pour savoir quand Jean de Paris viendrait :

« Tous ses gens le précèdent; sans doute, il ne mène avec lui que peu de monde, et nous ne le verrons pas arriver!

— J'en serais plus marri que vous, dit le Roi, ne vous en souciez donc pas; je laisserai une bonne garde, et nous saurons aussitôt les nouvelles. »

On se mit à table, et il ne fut question pendant tout le repas que des richesses de Jean de Paris. Le Roi d'Angleterre en était si ébahi qu'il en avait perdu le boire et le manger, quoique la Reine d'Espagne l'entretint de son mieux. Après le dîner et les grâces, on commença à parler des noces.

Mais voici que deux nobles écuyers entrent dans la salle en disant :

« Venez tous ! il arrive la plus belle compagnie qu'on ait encore vue ! »

Les Rois se levèrent avec les dames, les barons et les chevaliers tenant chacun une demoiselle par la main, selon leur rang, et ils s'en allèrent les uns aux fenêtres, les autres en pleine rue, parmi le peuple.

CHAPITRE XLI

¶ COMMENT LES ARCHERS DE L'AVANT-GARDE DE JEAN DE PARIS ENTRÈRENT TRIOMPHALEMENT, PRÉCÉDÉS DE SIX CLAIRONS.

PEU de temps après arrivèrent six clairons bien en point, qui sonnaient mélodieusement ; venait ensuite un homme d'armes sur un grand coursier bardé, portant l'enseigne ; et derrière lui allaient deux mille archers, tous vêtus richement de hoquetons d'orfèvrerie, qui brillaient au soleil.

Le Roi d'Espagne demanda au porte-enseigne si Jean de Paris était là. Il répondit :

« Sire, nenni ; ce ne sont que les archers de sa garde.

— Comment, vous me les appelez des archers ! ils ont plutôt l'air de grands seigneurs.

— Pardieu, fit le capitaine, vous verrez bien autre chose, quand Jean de Paris approchera ! »

Et il passa outre, menant ses gens au petit pas, deux par deux, en bel ordre. Je ne vous dirai pas si les hommes et les femmes les regardaient attentivement ! Vous n'auriez pas entendu un seul mot de leurs bouches.

Alors un des hérauts de Jean de Paris vint demander au Roi la clef de la grande église, car c'était dimanche, et Jean de Paris voulait ouïr les vêpres.

« Vous aurez tout ce que vous voudrez, dit le Roi ; je vous prie seulement de demeurer ici, si vous le pouvez, pour nous montrer Jean de Paris.



— Sire, fit le héraut, Jean de Paris ne viendra pas encore, et une nombreuse compagnie va toujours devant lui. Je ne puis attendre, mais mon page vous le montrera. »

Il s'en alla, laissant au Roi son page. Et la pucelle de mander le page, qui était bien appris, et de s'informer de son nom.

« Dame, fit-il, je me nomme Gabriel.

— Or, Gabriel, veuillez ne pas me quitter ; voici un anneau que je vous donne.

— Grand merci, madame !

— Et quand donc, mon ami Gabriel, Jean de Paris viendra-t-il ?

— Mademoiselle, il viendra plus tard ; vous verrez d'abord ses gens d'armes.

— Comment, ne sont-ce pas eux qui passent ?

— Non, fit le page ; vous ne voyez que les archers de l'avant-garde, au nombre de deux mille ; ensuite il en viendra cinq mille, et, pour l'arrière-garde, cinq cents. »

Le Roi et toutes les demoiselles écoutaient le page, fort ébahis.

« Jean de Paris, demanda le Roi d'Aragon, va-t-il donc faire la guerre à quelque

grand prince, pour mener une telle compagnie?

— Certes non, sire; c'est là son ordinaire, et son train de tous les jours.

— Par mon serment, fit le Roi,
c'est la plus étrange
chose que j'aie ja-
mais enten-
due! »

CHAPITRE XLII

¶ COMMENT SIX AUTRES CLAIRONS ENTRÈRENT, MENANT LES CINQ MILLE ARCHERS DE JEAN DE PARIS.

On vit alors venir six autres clairons; et derrière eux allait un capitaine avec cinq mille archers comme ceux de l'avant-garde.

« Pardieu! dit le Roi d'Angleterre, je crois que ces gens entrent par une porte et sortent par l'autre, pour nous abuser.

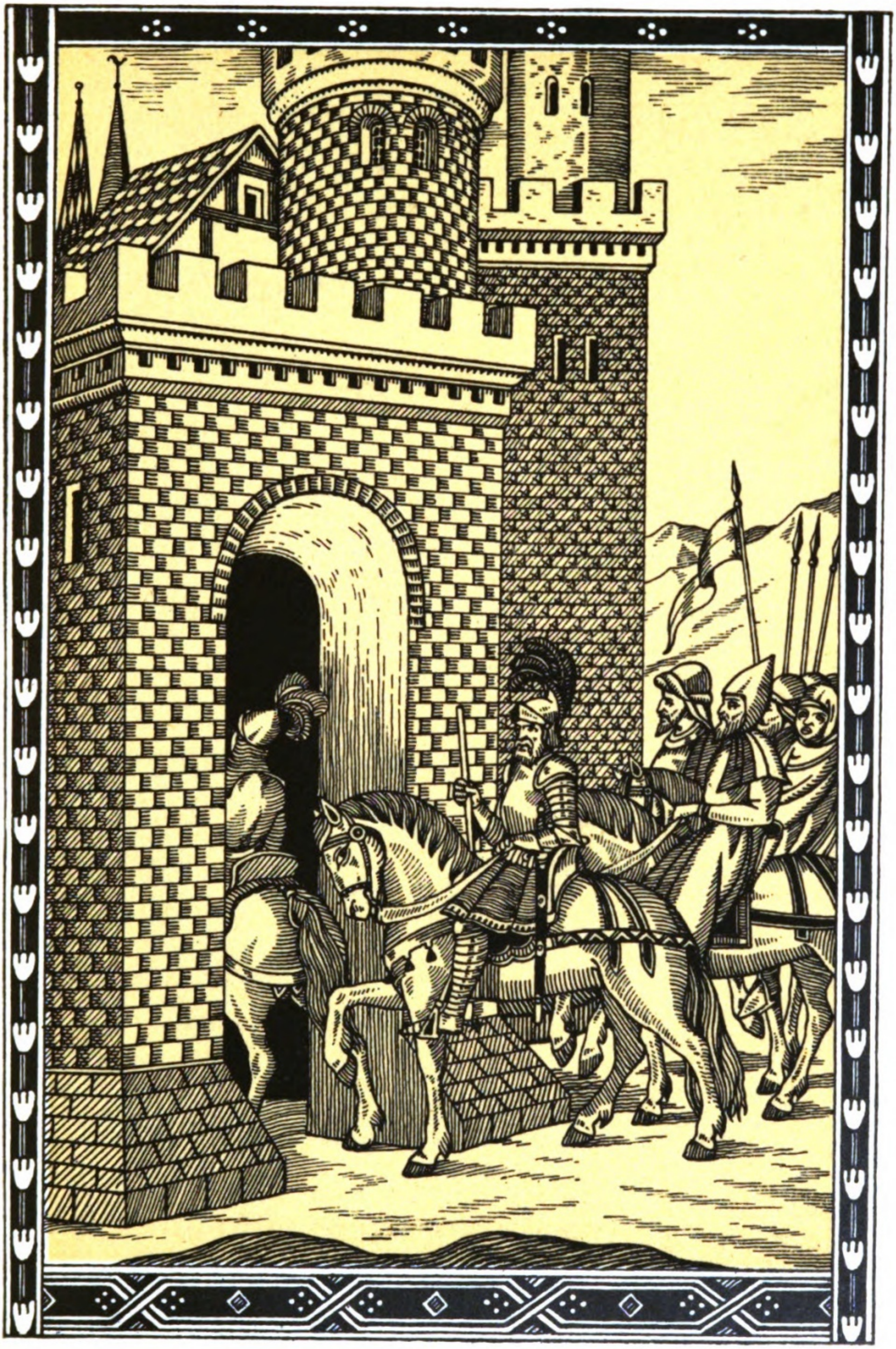
— En vérité, fit le Roi de Portugal, cela serait un tour bien habile!

Et aussitôt d'envoyer deux de ses barons visiter le quartier de Jean de Paris. Les deux barons revinrent peu de temps après, et contèrent ce qu'ils avaient vu, à la grande épouvante de tous :

« A mesure que les gens d'armes entraient dans le quartier, on emmenait leurs chevaux, et ils se rangeaient tous en fière ordonnance de bataille... Et soyez sûrs que, si vous leur cherchez la moindre querelle, ils sont hommes à vous mettre à la raison, tant que vous êtes. Ce ne fut guère sage de laisser venir tout ce monde en notre ville!

— Pardieu, fit le page, qui était demeuré à entretenir les dames et les seigneurs, ne craignez rien, ils ne sont point ici pour vous faire du mal. Mais, si vous refusiez quelque chose à Jean de Paris, et qu'il se courrouçât contre vous, les murs de votre cité ne vous sauraient garantir!

— En vérité, dit le Roi d'Espagne, qu'il soit plutôt le très bien venu, car il nous fait grand honneur. »



CHAPITRE XLIII

¶ COMMENT LE MAITRE D'HÔTEL DE JEAN DE PARIS ENTRA DANS LA VILLE AVEC LES CENT PAGES.

QUAND les archers furent passés, il parut un bel homme, grand et bien fait, vêtu de drap d'or, un bâton à la main, montant une haquenée grise ; puis venaient les cent pages d'honneur de Jean de Paris, tous jouvenceaux d'élite, avec des cheveux blonds leur tombant aux épaules,

habillés de velours cramoisi, les pourpoints de satin brochés d'or; leurs grisons étaient harnachés de velours de même couleur. Il faisait beau les voir venir ainsi, au petit pas, deux par deux.

La pucelle, croyant que ce fut Jean de Paris qui allait devant, se leva pour le saluer avec les barons et les dames. Mais le page, très avisé, les arrêta :

« Mademoiselle, dit-il, ne bougez point que je ne vous le dise. Celui que vous voyez là est le maître d'hôtel de Jean de Paris en charge cette semaine, car ils sont quatre, à servir à leur tour. Il conduit les cent pages d'honneur, et va voir si les logis sont apprêtés comme il faut.»

CHAPITRE XLIV

¶ COMMENT UNE BELLE COMPAGNIE DE GENS D'ARMES DE PARIS ENTRA AVEC LES TROMPETTES.

VINRENT alors douze trompettes, vêtus de velours cramoisi, avec les housses des chevaux tombant jusqu'à terre, et qui sonnaient à se faire ouïr de toute la cité. Ensuite allait le capitaine, tout en damas violet garni d'orfèvrerie, portant une bannière de taffetas bleu sans armes, pour

n'être pas reconnu. Il montait un beau cheval harnaché de damas semblable au sien, et aussi fier que son maître. Mille cinq cents hommes d'armes le suivaient, montés et habillés richement.

Le page expliquait toujours aux Rois et aux dames l'ordonnance des compagnies, et ils s'en émerveillaient fort, disant que ce Jean de Paris venait pour subjuguer le monde.

CHAPITRE XLV

❡ COMMENT UN CHEVALIER, PORTANT UNE ÉPÉE, ENTRA SOLENNELLEMENT.

LES hommes d'armes passés, vint un chevalier vêtu de drap d'or, aux revers semés de pierreries et de perles; il chevauchait un grand coursier couvert d'une housse violette toute perlée; sa robe, fourrée d'hermine, traînait plus bas que la housse du cheval. Il tenait à la main une épée dans un fourreau d'orfèvrerie incrusté de pierres précieuses, tout étincelant.

Alors le page de crier, pour être entendu des seigneurs et des dames du palais :

« Mademoiselle, voilà celui qui porte l'épée de Jean de Paris !

— Certes, il n'est pas loin; regardez bien, mon ami, pour nous le montrer dès que vous le verrez !

— Je n'y manquerai pas », dit Gabriel.

Peu après on vit venir six cents seigneurs, vêtus, comme les pages, de riche velours cramoisi ; ils allaient deux par deux, en bel ordre, montés sur des grisons tous de même poil, avec des harnachements pareils, bordés d'orfèvrerie, bien beaux à voir ; et ces chevaux portaient sur la croupe de gros grelots d'argent retenus par des chaînes d'argent doré.

Alors le page d'appeler la pucelle à très haute voix :

« C'est maintenant, mademoiselle, que
je vais vous satisfaire, en vous
montrant le plus noble et
le plus chrétien sei-
gneur qui soit
au monde. »

CHAPITRE XLVI

❡ COMMENT JEAN DE PARIS FIT SON ENTRÉE DANS LA CITÉ DE BURGOS, EN GRAND TRIOMPHE.

MADEMOISELLE, dit le page, regardez là-bas, celui qui porte un petit bâton blanc à la main et un collier d'or au cou ; il est si beau et si gracieux que vous diriez un ange, et ses cheveux ont la couleur de l'or de son collier : c'est Jean de Paris ! »

Jean de Paris arriva, richement habillé, avec six laquais autour de lui, trois d'un

côté, trois de l'autre, vêtus de drap d'or.

La pucelle devint si rouge qu'il semblait que le feu lui sortît du visage; elle était toute ravie; et le Roi de Navarre, qui s'en aperçut, lui serra la main. Elle se reprit de son mieux, et, quand Jean de Paris passa, elle lui tendit un couvre-chef de Plaisance qu'elle avait à la main, et le salua courtoisement.

A la voir si belle, Jean de Paris fut frappé d'une flèche d'amour; il piqua son cheval, qui bondit de côté; prenant alors le couvre-chef, il fit la révérence et remercia la pucelle; puis il passa outre, et ses gens après lui.

Le Roi d'Espagne se réjouit du bel accueil que la pucelle lui avait fait d'elle-même, et tous la louèrent, ainsi que le jouvenceau.

Quant au Roi d'Angleterre, il n'était pas joyeux et craignait que la chose ne tournât à son déshonneur; cependant il prit patience et s'efforça de faire bonne figure.



CHAPITRE XLVII

COMMENT LES CINQ CENTS HOMMES D'ARMES DE L'ARRIÈRE-GARDE ENTRÈRENT EN BELLE ORDONNANCE.

APRÈS que Jean de Paris fut entré, comme vous l'avez entendu, vinrent des hommes d'armes, qui suivaient en cas de surprise. Les seigneurs et les dames ne pouvaient croire leurs yeux, à la vue de tant de monde, et la pucelle s'écria :

« Dieu de Paradis, y a-t-il encore des gens d'armes!

— Madame, répondit le page, c'est l'arrière-garde de notre maître, qui est de cinq cents archers.

— Par mon serment, fit le Roi de Navarre, il serait mauvais d'avoir un démêlé avec cet homme! Et je ne crois pas qu'il y ait dans le reste du monde autant de merveilles que nous en avons vu aujourd'hui. »

La dernière compagnie passée, vers les trois ou quatre heures après midi, les dames allèrent prier le Roi d'envoyer quérir Jean de Paris; et le Roi le leur promit. Il appela aussitôt le comte de Quarion pour lui donner ses ordres.

CHAPITRE XLVIII

¶ COMMENT LE COMTE DE QUARION ET LES SIENS SE RENDIRENT AU LOGIS DE JEAN DE PARIS.

ALLEZ-VOUS en vers Jean de Paris, dit le Roi d'Espagne au comte de Quarion ; saluez-le de ma part, et mandez-lui que les dames et moi nous le prions de venir en notre palais, pour commencer la fête. »

Le comte partit aussitôt avec sa compagnie faire son message. Tout autour du

quartier de Jean de Paris, ils trouvèrent les rues coupées de fossés et fortifiées, garnies de solides barrières, et des gens d'armes en grand nombre, appareillés comme pour combattre. Les gardes de la première barrière leur demandèrent qui ils étaient.

« Nous sommes, dit le comte, au Roi d'Espagne, qui nous envoie à Jean de Paris.

— Y a-t-il parmi vous un duc ou un comte ?

— Oui, certes, fit le comte de Quarion.

— Entrez donc, avec votre compagnie ! »

Ils entrèrent, et suivirent les rues décorées de riches tapisseries jusqu'à l'hôtel de Jean de Paris ; une nombreuse troupe de gens d'armes le gardait, haches à la main ; devant la porte se tenait le capitaine, richement équipé.

Le comte de Quarion lui demanda s'il pourrait parler à Jean de Paris.

« Et qui êtes-vous ? demanda le capitaine.

— Je suis le comte de Quarion ; le Roi d'Espagne m'a chargé de venir parler à Jean de Paris.

— Suivez-moi donc, avec vos gens. »

Et le capitaine les fit entrer dans la pre-

mière salle de l'hôtel, fort grande, toute tendue d'un drap d'or où l'on voyait représentée la destruction de Troie, avec les personnages tissés en haute lisse, de soie et d'or fin. Le capitaine les y laissa l'espace d'un quart d'heure.

« Attendez encore, dit-il en revenant : je n'ai pas pu entrer, car on tient conseil, et je n'oserais frapper à la porte. »

Au bout d'un moment le capitaine fit ouvrir la porte, emmena avec lui le comte de Quarion et sa compagnie et les présenta à l'un des chambellans :

« Monsieur le chambellan, voici le comte de Quarion, que le Roi d'Espagne envoie parler à Jean de Paris.

— Attendez, dit le chambellan, je vais appeler le chancelier, qui vous répondra. »

Il ferma la porte, et s'en fut quérir le chancelier ; et le chancelier de venir leur demander ce qu'ils voulaient.

— Nous voulons, dit le comte de Quarion, parler à Jean de Paris de la part du Roi d'Espagne, notre maître.

— Comment donc, fit le chancelier, le Roi est-il si malade qu'il ne puisse venir

en personne? Certes, vous ne verrez pas Jean de Paris ; n'y songez pas ! »

Le Comte et ses compagnons, ébahis de cette réponse, s'en retournèrent au plus tôt.

Cependant, les dames en grand nombre attendaient aux fenêtres la venue de Jean de Paris ; le comte ne le ramenant pas, elles furent bien déconcertées ; et la pucelle de dire au Roi :

« Hélas, monseigneur, nous ne verrons pas ce beau prince, car voici le comte de Quarion qui revient sans lui ! »

CHAPITRE XLIX

¶ COMMENT LE COMTE DE QUARION RAPPORTA AU ROI, DEVANT LES BARONS, LA RÉPONSE DES OFFICIERS DE JEAN DE PARIS.

QUAND le comte de Quarion entra dans la salle où se tenait le Roi d'Espagne, les barons et les dames se pressèrent pour ouïr sa réponse. Et le comte leur fit savoir comment le quartier de Jean de Paris était fortifié tout autour, et gardé par des hommes d'armes.

« Pardieu, fit le Roi, bien habile celui qui se tient pareillement sur ses gardes ! »

Le comte dit ensuite comment, par les rues décorées de tapisseries, on les avait menés au logis de Jean de Paris ; et il rapporta la réponse du capitaine, du chambellan, et du chancelier...

« Nous en avons été bien ébahis ; mais voyant que nous ne pouvions rien faire de mieux, nous sommes revenus vers vous incontinent. »

Le Roi d'Angleterre se réjouit à ces mots, espérant que Jean de Paris ne viendrait pas à la fête — mais il se trompait, et fut marri par la suite, comme vous l'apprendrez :

« Ne vous avais-je pas dit que cet homme avait la tête lunatique, et qu'il tenait du fou ? Si cela m'appartenait, je ne le prierais plus.

— Pardieu, fit le Roi d'Aragon, si le Roi veut me croire, il ira le convier, et j'irai avec lui. Nous n'aurons à le faire aucun déshonneur, vu que Jean de Paris est venu loger dans la cité, où le Roi l'a reçu, et

qu'il mène si grand train ! Pour une
telle fête, on ne doit point regar-
der aux préséances. » Et les
dames d'approuver les
paroles du Roi
d'Aragon.

CHAPITRE L

¶ COMMENT LE ROI D'ESPAGNE, ACCOMPAGNÉ DU ROI D'ANGLETERRE, ALLA INVITER JEAN DE PARIS AUX NOCES.

En vérité, dit le Roi d'Espagne, je ne saurais croire que Jean de Paris ne soit très sage et avisé. Allons vers lui, j'essayerai de l'amener; et s'il ne vient ici festoyer avec les dames, croyez que cela ne sera pas de ma faute.

— Je vous accompagnerai, offrit le Roi



d'Aragon ; et tous les autres de même.

— Certes, messeigneurs, ajouta le Roi d'Angleterre pour jouer au bon valet, j'irai aussi; comme j'ai connu Jean de Paris pendant le voyage, il ne viendra que plus volontiers : je l'en avais même déjà prié.

— C'est fort bien, fit le Roi d'Espagne ; nous irons, mon fils, le Roi d'Angleterre, et moi. Vous, s'adressant au Roi d'Aragon, au Roi de Navarre, et à plusieurs autres barons, restez ici, afin d'entretenir les dames, et de recevoir Jean de Paris plus honorablement. Il ne peut manquer de venir pour l'amour de moi et de mon beau-fils, qui a voyagé avec lui. »

Les deux Rois partirent donc, suivis d'une belle compagnie. Arrivés à la première barrière, ils furent ébahis de voir la rue fortifiée comme elle était, et le Roi d'Espagne dit aux gardes :

« Mes amis, nous voulons parler à Jean de Paris, si vous nous laissez entrer.

— Qui êtes-vous? demanda le portier.

— Je suis le Roi de ce pays.

— Pardonnez-moi, sire, car je ne vous

connaissais pas ; pour vous, nous avons le commandement que rien ne soit fermé.»

Le Roi voulait passer par le guichet, mais le portier ne le souffrit pas, et lui ouvrit la grande porte ; on ne la referma pas tant que le Roi d'Espagne et sa compagnie furent dans la place.

En allant par les rues, les deux Rois admiraient les belles tapisseries aux façades des maisons, et il leur semblait être en paradis, sauf que partout il y avait des gens en armes. Devant le logis de Jean de Paris, ils trouvèrent le capitaine de la garde, fort bel homme et très richement vêtu. Le Roi lui dit :

« Sire, pouvons-nous parler à Jean de Paris ?

— Qui êtes-vous ? demanda le capitaine.

— Je suis le Roi de ce pays, et voici le Roi d'Angleterre, mon beau-fils ; nous venons inviter Jean de Paris à venir aux noces.

— Sire, ne vous déplaise que je vous aie demandé votre nom, car je ne vous connaissais pas ; mais je reconnais le Roi d'Angleterre.

« Pour vous, sire, rien n'est fermé; s'il vous plaît de me suivre, je vous conduirai. »

Et le capitaine de marcher devant les deux Rois, qui se tenaient par la main, suivis d'un grand nombre de barons; il les introduisit dans la première salle, où la belle tapisserie les émerveilla. Heurtant aussitôt à la chambre du conseil, le capitaine dit à l'un des huissiers que le Roi d'Espagne voulait parler à leur seigneur.

Le chancelier sortit alors de la chambre, accompagné de cinquante nobles barons, parmi lesquels se trouvaient les ducs d'Orléans et de Bourbon, et plusieurs autres ducs et comtes anciens, car Jean de Paris gardait avec lui tous les jeunes princes, au nombre de cent, comme vous l'avez entendu.

« Sire, dit-il au Roi d'Espagne, vous qui avez tant de beaux passe-temps chez vous, que venez-vous faire ici ? Soyez le bienvenu en votre propre terre!

— Je n'ai pu m'empêcher de venir voir Jean de Paris, et le prier de se rendre en

mon palais, qui est le sien ; car les dames désirent fort le connaître. Faites donc, s'il vous plaît, que je lui parle !

— Sire, répondit le chancelier, cela est bien facile ; suivez-moi donc, je vous montrerai le chemin. »

Le chancelier les mena dans la chambre du conseil, toute tendue de satin rouge, broché de feuillages d'or, avec le pavement et le ciel de même ; puis il heurta à la chambre du conseil secret, où se tenait Jean de Paris. Les murs, le pavement, et le ciel de cette chambre, étaient revêtus de velours vert, avec les personnages de l'Ancien Testament figurés en or et en perles. Dans un coin il y avait un haut siège, élevé sur trois degrés, surmonté d'un pavillon d'orfèvrerie émaillée, orné au bout de chaînettes de force diamants, émeraudes et rubis étincelants. Jean de Paris y était assis ; habillé comme tous ses gentilshommes de riche drap d'or, il ne se distinguait d'eux que par un collier de pierreries.

Au bruit, l'huissier de la chambre vint ouvrir la porte pour voir qui heurtait ; il

trouva le chancelier et les deux Rois. Le chancelier lui demanda :

« Que fait votre maître?

— Monseigneur, il siège parmi ses barons et devise avec eux.

— Voici le Roi d'Espagne, qui vient le voir. » Et ils entrèrent dans la chambre.

CHAPITRE LI

¶ COMMENT LE ROI D'ESPAGNE ET LE ROI D'ANGLETERRE AVEC LEURS BARONS, ENTRÈRENT DANS LA CHAMBRE DE JEAN DE PARIS ; ET COMMENT JEAN DE PARIS SE LEVA DE SON SIÈGE POUR FAIRE LA RÉVÉRENCE AU ROI D'ESPAGNE.

A l'entrée de la chambre le chancelier se mit à genoux devant Jean de Paris :

« Sire, dit-il, voici le Roi d'Espagne qui vient vous saluer. »

Et le Roi d'Espagne, en voyant toute cette

pompe, s'inclina et fit la révérence. Mais Jean de Paris se leva et le vint embrasser :

« Sire Roi d'Espagne, Dieu vous garde, vous et votre belle compagnie ! pour votre beau-fils, je l'ai vu il y a peu de temps. Venez donc vous asseoir. »

Et, le prenant par la main, il lui donna un siège à son côté ; puis il dit au Roi d'Angleterre :

« Prenez place où il vous plaira ! »

Quand les barons de Jean de Paris eurent fait asseoir toute la compagnie du Roi d'Espagne, le Roi parla en ces mots :

« Jean de Paris, excusez-moi si je ne vous nomme autrement, car vos gens n'ont pas voulu nous dire vos titres, et soyez le bienvenu dans ce pays, qui est tout à votre commandement.

— Grand merci ! fit Jean de Paris.

— Jean de Paris, reprit le Roi, je vous prie de nous faire l'honneur de venir jusqu'au palais voir les dames, qui désirent vous connaître. Vous y trouverez le Roi et la Reine d'Aragon, les Rois de Navarre et de Portugal, et beaucoup de grandes dames et de barons. Vous ne serez

peut-être pas traité avec tout l'honneur qui vous appartient, mais il y a de belles et nobles demoiselles qui vous feront bon accueil. »

Or, les Anglais étaient bien dépités de la grande affection que le Roi d'Espagne montrait pour Jean de Paris, et de son humble contenance.

« En vérité, dit Jean de Paris, je ne
peux rien vous refuser, sire,
non plus qu'aux dames;
faisons collation,
et nous irons
les voir. »


BZ.

CHAPITRE LII

COMMENT JEAN DE PARIS FIT APPORTER DES ÉPICES ET DES CONFITURES DE DIVERSES MANIÈRES, ET DES VINS DE PLUSIEURS COULEURS.

AUSSITÔT on apporta des épices et des confitures de toutes sortes dans de grandes coupes de pierres précieuses, puis des vins de couleurs variées et de différents crus, que le Roi et les siens goûtèrent fort. La collation finie, Jean de Paris dit au Roi :

« Levons-nous maintenant, et nous irons en votre palais quand il vous plaira. »

On se mit en route, Jean de Paris tenant les deux Rois par la main, et suivi de ses barons et de cent gentilshommes de sa livrée; le capitaine de la garde allait devant avec cent hommes d'armes pour ouvrir un chemin dans la foule.

Or, comme les dames et les seigneurs attendaient au palais, ne sachant que penser de la longue absence des deux Rois, un chevalier arriva en courant :

« Levez-vous et apprêtez-vous, cria-t-il; voici venir la plus belle compagnie et la mieux en point qu'on ait jamais vue sur terre! »

La pucelle tressaillit de joie; le Roi de Navarre lui donna la main, le Roi d'Aragon prit la Reine d'Espagne, et le Roi de Portugal, la Reine d'Aragon; et, les autres princes tenant chacun sa dame, ils allèrent aux fenêtres pour voir de plus loin la compagnie.

« Regardez, disaient les uns, comme Jean de Paris prend le pas sur les Rois; il les mène tous les deux, et marche le pre-

mier! Certes, c'est un homme de haute noblesse; il paraît ici chez lui!

— Vraiment, faisaient les autres, on le croirait; cette assurance lui vient de ce qu'il est partout le plus fort.

— Par mon Dieu, dit la pucelle, sa fierté lui va bien, car c'est un vrai miroir de beauté. »

A ce moment le capitaine et les gens de la garde entrèrent, et saluèrent tous ensemble; puis ils se rangèrent à part en un coin de la salle, si serrés qu'ils ne tenaient pas plus de place que quarante.

CHAPITRE LIII

¶ COMMENT JEAN DE PARIS S'ASSIT AU PLUS HAUT BOUT DE LA TABLE AVEC LA PUCELLE, EN DISANT : « MESSEIGNEURS, NOUS AVONS PRIS NOTRE PLACE ; PRENEZ LES VÔTRES OU IL VOUS PLAIRA ! »

JEAN de Paris entra dans la salle avec les Rois d'Espagne et d'Angleterre à ses côtés ; et les seigneurs et les demoiselles d'accourir au devant d'eux. Jean de Paris salua les Rois d'Aragon, de Na-

varre, et de Portugal, puis il ôta son chapeau, et baisa les deux Reines. Prenant alors la pucelle par la main, il la baisa aussi doucement, et lui dit :

« Ma sœur, je vous remercie de votre don. » — C'est-à-dire du couvre-chef qu'elle lui avait offert.

Elle rougit et s'inclina.

« Allez baiser toutes ces dames, dit encore Jean de Paris à ses barons, et nous irons à table ! »

Donnant lui-même la main aux deux Reines, il fut s'asseoir à la plus noble place, et commanda au duc d'Orléans, son cousin, de lui amener la demoiselle :

« N'ayez pas honte, dit-il, de la conduire au meilleur endroit ! »

Et tous de rire, à ces mots ; élevant alors la voix :

« Messeigneurs, fit Jean de Paris, nous avons pris notre place : prenez les vôtres où il vous plaira ! »

Et il se mit à deviser avec la fille d'Espagne ; tous les Rois, les grandes dames, et les barons, se pressaient pour les en-

tendre. En causant, la pucelle dit à Jean de Paris :

« Sire, vous êtes venu avec la plus belle armée et la mieux équipée qu'on ait jamais vue en ce royaume !

— Ma mie, dit-il, c'est pour l'amour de vous ! »

Ils causèrent quelque temps, et Jean de Paris lui parlait à mots couverts ; jamais vous n'auriez ouï tant rire que les seigneurs et les dames de ses paroles.

« Sire, dit le Roi de Navarre au Roi d'Espagne, entendez-vous cet homme que mon cousin, votre beau-fils, nous donnait comme lunatique ? Par ma foi, je ne crois point qu'il le soit ; mais il enveloppe si habilement ses idées qu'on ne les peut saisir : je voudrais bien qu'il nous les expliquât !

— Je l'en prierais volontiers, fit le Roi, si je ne craignais de le fâcher, car c'est bien la plus plaisante créature qui soit au monde. Maintenant il nous faut lui offrir à boire, quoique nous ne puissions le faire comme lui ; plût à Dieu que vous fussiez venu à sa collation !

— Amen ! de répondre le Roi de Navarre ; mais il ne s'en ira pas encore : je désire faire avec lui plus ample connaissance. »

CHAPITRE LIV

COMMENT LE ROI D'ESPAGNE FIT APPORTER UNE COLLATION POUR JEAN DE PARIS.

Le Roi d'Espagne fit apporter une belle collation ; et le maître d'hôtel du palais s'informa près d'un baron de Jean de Paris comment on devait servir à boire à son maître.

« Attendez, dit le baron, je vais quérir celui qui le sert. »

Et incontinent il s'en fut avertir le duc

de Normandie que l'on voulait servir le vin. Le duc appela trois écuyers, leur fit prendre les coupes à servir, et ils allèrent ensemble les présenter à leur maître. Jean de Paris prit la sienne, et commanda de donner les deux autres aux deux Rois, en disant :

« Buvons d'abord tous les trois ; les autres boiront quand il leur plaira. »

Il but sans attendre davantage, et tendit sa coupe à la pucelle :

« Tenez, belle amie, dit-il, j'ai bu à vous : n'ayez crainte de moi !

— Dieu ! fit la pucelle, il n'y a pas de raison ; et je vous remercie. »

Les Rois, les seigneurs, et les dames, se mirent à boire, et ils admiraient fort la manière dont Jean de Paris prenait ainsi le pas sur tous les Rois, qui étaient plus âgés que lui.

CHAPITRE LV

¶ COMMENT LE ROI D'ESPAGNE PRIA JEAN DE PARIS DE LUI EXPLIQUER LES MOTS QU'IL AVAIT DITS AU ROI D'ANGLETERRE, PENDANT LE VOYAGE.

Si je ne craignais de vous fâcher, dit le Roi d'Espagne à Jean de Paris, je vous demanderais de nous expliquer certains mots que vous avez dits à mon beau-fils.

— Certes, fit Jean de Paris, demandez ce que vous voudrez : de vous, rien ne saurait me déplaire.

— Avec votre permission, en voici un : vous avez dit à mon beau-fils, par un jour d'orage, qu'il devrait, lui qui était roi, faire porter à ses gens des maisons, pour les garantir de la pluie ; je ne comprends pas comment ces maisons avanceraient, ni qui les porterait ?

— Certes, répondit Jean en riant, vous auriez compris sans peine, si vous aviez été sur les lieux : tandis que le Roi d'Angleterre et ses gens, tous en robes de noces, étaient mouillés comme s'ils se fussent plongés dans la rivière, moi et mes gens, nous étions bien protégés contre la pluie par nos bons manteaux, nos chaperons à gorge, et nos houseaux ; quand il faisait soleil, nous les mettions dans nos coffres. Telles sont les maisons dont je parlais à votre beau-fils.

— Ah ! s'écria le Roi, vous dites vrai !

— Certes, fit le Roi de Portugal à l'oreille du Roi d'Espagne, cet homme n'est pas si fou que le déclarait votre beau-fils ! il a, au contraire, un bel et vif entendement, pour son âge. »

« Je vous demanderai une autre chose,

s'il vous plaît, Jean de Paris, reprit le Roi d'Espagne; vous disiez un jour à mon beau-fils qu'il devrait faire porter à ses gens un pont, pour passer les rivières sans danger; comment donc serait-ce possible?

— Il n'y faut pas plus d'explication que la première fois. Nous avions trouvé, au delà de Bayonne, une rivière grossie par les pluies; le Roi d'Angleterre et tous les siens se jetèrent aussitôt à la traverse, mais, comme beaucoup avaient de mauvais chevaux, ils se noyèrent. Or, nous étions bien montés: je passai avec ma compagnie, sans aucun mal; sur l'autre rive nous trouvâmes le Roi d'Angleterre à se lamenter de ses pertes; et moi de lui répondre qu'il devrait bien avoir un pont, pour passer les rivières sans danger : c'est-à-dire de bons chevaux comme les nôtres. Je croyais qu'il avait compris.

— Pardieu, fit le Roi de Navarre vous lui en donnez de belles à entendre!»

«Puisque nous avons commencé, dit le Roi d'Espagne, je vous prie de nous expliquer le troisième mot.



— Je vous ai dit que tout ce qui vous plaira me plaira, sire. N'ayez crainte.

— Grand merci! Vous avez, un autre jour, conté à mon beau-fils que, quinze années plus tôt, en quittant ce pays, votre feu père avait tendu un lacet à une cane, et vous veniez voir si la cane était prise. Que cela signifie-t-il?

— Cette fois, dit Jean de Paris, je ne saurais blâmer le Roi d'Angleterre de n'avoir pas compris, car la chose est difficile ; mais voici le moment de vous la révéler. Ecoutez tous : sire Roi d'Espagne, voilà quinze ans passés, le Roi de France, mon feu père, vint en ce royaume le réduire sous votre obéissance, et délivrer la Reine votre femme, assiégée par les barons rebelles dans Ségovie. Quand il voulut repartir, tous les deux vous lui donnâtes votre fille pour la marier avec qui lui plairait ; et il vous répondit que ce serait avec moi. Tels sont les lacets qu'il avait tendus, et telle est la cane que je suis venu chercher. »

CHAPITRE LVI

COMMENT JEAN DE PARIS OUVRIT SA ROBE DEVANT LE ROI ET LES SEIGNEURS, POUR MONTRER QUI IL ÉTAIT.

A ces mots Jean de Paris ouvrit sa robe, et tous virent que le dedans était de velours bleu semé de fleurs de lis d'or. Le Roi et la Reine d'Espagne, connaissant qui il était, se jetèrent à ses pieds avec leur fille :

« O puissant Roi, s'écrièrent-ils, plaise

à Dieu que vous nous pardonniez notre offense ! tout ce que vous avez dit est vrai, la plupart de mes barons qui sont ici le savent bien ; et je recevrai avec plaisir telle punition qu'il vous plaira d'ordonner. Quant à notre fille, elle n'est pas digne de vous être conjointe ; mais disposez d'elle dès cette heure, pour la marier à tel qu'il vous plaira, en lui donnant la possession de mon royaume. »

Et le Roi Jean de les relever et de les remercier.

« Ma mie, dit-il à la pucelle, vous avez entendu les paroles de votre père et de votre mère ; or, la chose vous touche : voulez-vous le Roi d'Angleterre ?

— Très haut et très puissant seigneur, j'obéirai de point en point à ce que mon père vous a dit, car on doit tenir ses premières promesses ; je m'estimerais bien heureuse d'avoir seulement l'un de vos barons.

— Lequel donc voulez-vous ? Il est bien aisé de les connaître, chacun porte ses armes sous sa robe. »

CHAPITRE LVII

¶ **COMMENT LE ROI JEAN COMMANDA AUX DUCS D'ORLÉANS ET DE BOURBON D'OUVRIR LEURS ROBES, POUR MONTRER LEURS ARMES.**

Le Roi Jean commanda aux barons d'ouvrir leurs robes pour montrer le dedans, et il faisait beau voir les armes qui y étaient tissées en soie, en or, et en argent; les plus anciens, qui avaient été en Espagne avec le feu Roi, comme les ducs d'Orléans et de Bourbon, se firent

connaître les premiers. Et le Roi Jean demanda de nouveau à la pucelle :

« Vous êtes-vous décidée pour quelqu'un de ces barons, ou voulez-vous encore y songer?

— Très haut seigneur, il ne m'appartient pas de choisir, mais celui qui vous plaira me plaira, selon la promesse que monseigneur mon père a faite au vôtre.

— Ma mie, vous êtes fine femme! puisque vous voulez tenir la promesse de votre père, je tiendrai celle du mien : c'est à savoir que vous m'auriez pour mari! »

Et tous de rire, sauf les Anglais.

« Or ça, dit le Roi Jean, par votre foi, si votre père l'accepte et que j'y consente, voudriez-vous bien être ma femme?

— Sire, c'est une question qui ne demande pas de réponse : il n'est rien au monde que je désire plus ardemment!

— Or donc, ma mie, j'y consens, et je vous promets de vous épouser dans deux jours, s'il plaît à Dieu. »

Le Roi et la Reine d'Espagne remercièrent le Roi Jean; et les Rois d'Aragon, de Portugal, et de Navarre, vinrent lui

demander pardon de ne pas l'avoir traité avec tout l'honneur qui lui était dû.

« Sire Roi d'Angleterre, dit le Roi de France, ne soyez point fâché de tout ceci, car voilà quinze ans que cette demoiselle m'appartient; et je n'ai pas voulu fausser la promesse de feu mon père. »



CHAPITRE LVIII

¶ COMMENT LE ROI D'ANGLETERRE, AYANT PERDU CELLE QUI POSSÉDAIT SON CŒUR, S'EN RETOURNA, MARRI ET COURROUCÉ, DANS SON ROYAUME.

VOYANT que le Roi de France lui avait enlevé celle qui possédait son cœur, le Roi d'Angleterre, marri et courroucé, quitta le palais incontinent, monta à cheval, et s'en revint avec ses gens dans son pays.

Mais ceux de Burgos de faire fête, en apprenant que le Roi de France épousait la fille d'Espagne. Il y eut au palais un grand souper, auquel on servit plusieurs entremets de la cuisine du Roi Jean ; et sachez qu'on admira fort sa vaisselle. J'en passe, pour abréger.

Cependant la princesse était si joyeuse, que je ne saurais vous le dire ; le lendemain matin le Roi Jean lui offrit de riches bagues, un buffet plein de coupes et de plats d'or, un autre rempli d'argenterie, et un surtout garni de pierres précieuses, orné de fleurs de lis, le plus beau qu'on ait jamais vu. Le même jour il lui envoya ses tailleurs, pour lui faire, ainsi qu'à ses demoiselles, des habillements à la mode de France.

CHAPITRE LIX

COMMENT LE ROI DE FRANCE ÉPOUSA EN GRANDE SOLENNITÉ LA FILLE DU ROI D'ESPAGNE, HABILLÉE A LA MODE DU PAYS.

Le jour des noces arriva. Dans la grande église de Burgos, le Roi Jean épousa la fille du Roi d'Espagne en costume du pays, sauf la couronne fort riche qu'il lui avait donnée. Je passe les fêtes qui eurent lieu.

Quand vint le soir, le Roi Jean dit qu'il

ne coucherait pas au palais, et les dames conduisirent la mariée à son logis ; en voyant les merveilles qui y étaient, toutes de dire que la pucelle était née à la bonne heure d'avoir épousé un tel prince, et qu'elle ne perdait pas à l'échange. Elle-même, de joie, ne savait quelle contenance tenir.

Comme les dames la déshabillaient, le Roi Jean arriva, suivi de ses nobles barons :

« Eh bien, ma mie, vous déplaît-il d'avoir quitté le palais de votre père ?

— Certes, Monseigneur, il ne faut pas le demander ; jamais je n'ai eu de si parfaite joie qu'ici : car, outre que le palais de mon père n'est pas à comparer à votre logis, je vous aime plus que le reste du monde ! »

Et le Roi, bien heureux de cette parole, s'empressa d'accoler la pucelle :

« Ma mie, dit-il, ce mot ne sera point oublié ; or, que donnerez-vous à ces belles dames et demoiselles, qui ont pris tant de peine pour vous ?

— Monseigneur, je ne sais !

— Voilà six coffres pleins de bagues et



de draps d'or : je vous prie de les leur distribuer, c'est pour cela que je les ai apportés. »

La pucelle s'agenouilla humblement pour le remercier ; mais il la releva aussitôt, en la priant de ne plus le faire, et de lui parler dorénavant d'égal à égal.

« Cela n'est pas de raison ! dit la Reine d'Espagne.

— Je le veux ainsi ! » répliqua le Roi Jean, et il fit distribuer les bagues et les joyaux aux dames et aux demoiselles, qui le louèrent fort.

CHAPITRE LX

COMMENT ON COUCHA LA PUCELLE ; ET COMMENT LE LENDEMAIN LES TAILLEURS SE PRÉSENTÈRENT.

UNE fois déshabillée, l'épousée se coucha, et les dames et les demoiselles se retirèrent. Incontinent vint le Roi de France, à qui le moment tardait ; il quitta ses vêtements dans la chambre, et se mit auprès de celle qu'il aimait par dessus toutes les créatures, comme la plus douce et la

plus courtoise qui fût au monde. Dieu sait le plaisir et la joie qu'ils avaient!

Le lendemain le Roi Jean se leva et alla retrouver ses barons, qui étaient bien contents des belles noces de leur seigneur.

Les dames se rendirent chez la nouvelle Reine, qui les accueillit gracieusement ; mais, comme elles allaient l'habiller, un maître tailleur du Roi entra en disant :

« Mesdames, ne vous déplaise, cette dame doit être habillée aujourd'hui à la mode de France.

— Mon ami, fit la Reine, je vous en prie ; car je suis bonne française, et le serai de tout mon vivant. »

CHAPITRE LXI

¶ COMMENT LES COUTURIERS ET LES TAILLEURS DU ROI JEAN HABILLÈRENT LA REINE A LA MODE DE FRANCE.

AUSSITÔT les tailleurs et les couturiers vinrent en grande diligence habiller la Reine. Ils la vêtirent d'une riche cotte de drap d'or cramoisi, et par-dessus d'une robe de velours bleu semée de fleurs de lis d'or; la reine était si belle ainsi, qu'elle semblait plus divine qu'humaine. On la



coiffa d'un riche atour, et on lui mit un collier d'or couvert de diamants et de rubis, au milieu duquel une escarboucle jetait de grands feux.

Tandis qu'on l'habillait, les Rois d'Espagne, de Portugal, de Navarre, et d'Aragon, allèrent trouver le Roi Jean avec ses barons; ils le saluèrent, et lui de les recevoir débonnairement.

« Vous trouverez votre fille en très bon point! » dit-il au Roi d'Espagne.

— Allons donc la voir, avec votre permission! firent les quatre Rois.

— J'irai aussi, pour entendre ce qu'elle vous dira. »

Et quand ils entrèrent dans la chambre,
et virent la Reine de France habillée
comme vous avez entendu, les
Rois, saisis d'admiration,
lui firent une grande
révérence.

CHAPITRE LXII

COMMENT LE ROI JEAN PRIT CONGÉ DE SON BEAU-PÈRE ET DE SA BELLE-MÈRE ; ET COMMENT LA JEUNE REINE, CRAIGNANT DE RESTER SANS LUI EN ESPAGNE, SE MIT A PLEURER.

LES noces finies, le Roi Jean vint trouver le Roi et la Reine d'Espagne :

« Beau-père et vous, belle-mère, leur dit-il, c'est une lourde charge que le gouvernement de mon royaume, et ma mère, qui est seule, car la plupart de mes barons sont ici,

a grand besoin de me revoir. Je vous prie donc, s'il vous plaît, de me donner congé.

« Je n'ose vous demander d'emmener ma mie avec moi, de peur de vous déplaire et je vous la recommande ; je lui laisserai tout ce qui appartient à une grande Reine, afin qu'elle ne dépense pas un seul de vos deniers.

« Traitez bonnement votre peuple, et il priera Dieu pour vous ! »

A ces paroles la jeune Reine eut peur que son ami ne s'en allât sans elle, et fondit en larmes.

« Mon fils, de répondre alors le Roi d'Espagne, puisque vous m'avez fait l'honneur de prendre ma fille pour femme, veuillez ne pas la laisser ici, où elle ne pourrait vivre sans vous. De plus, je vous livre mon royaume, et vous supplie, sire, d'y commettre tel gouverneur qu'il vous plaira.

— Monseigneur, que dites-vous ! fit le Roi de France ; je vous prie de n'en jamais parler. Loin de là, que ce royaume et le mien restent à votre commandement, tant que vous vivrez ; et soyez sûr que ce ne sont ni vos terres ni vos biens, qui m'ont poussé à demander votre fille, mais sa

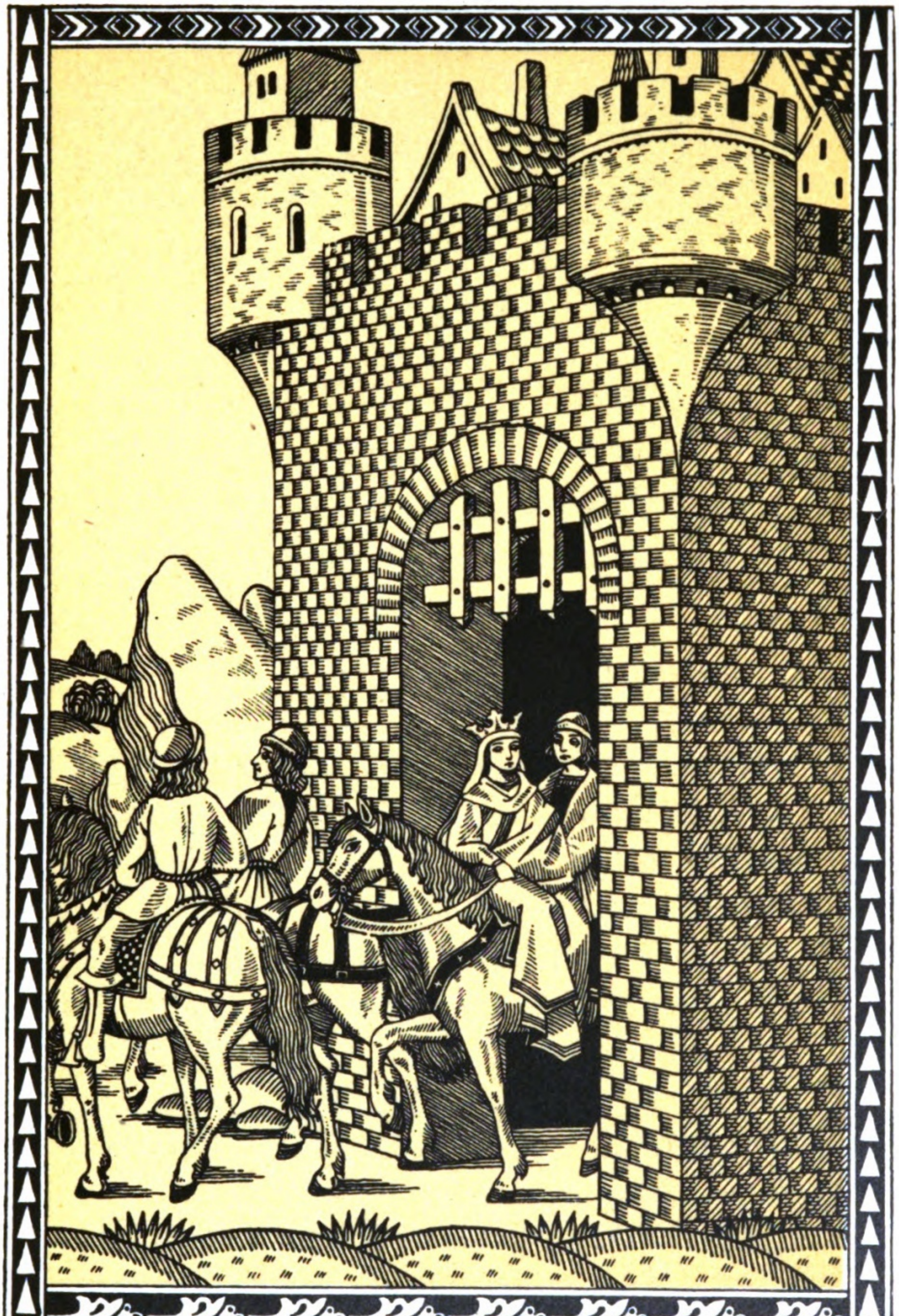
bonne renommée. Puisque votre plaisir est que je l'emmène, j'en serais bien joyeux, si elle y consent. »

Se jetant aux pieds du Roi de France :

« Monseigneur, s'écria la jeune Reine, pourquoi demander mon consentement ? Sur ma foi, je n'ai pas d'autres désirs que vous, et vous ne pouvez rien vouloir qui ne me plaise ! »

Avant de partir, le Roi Jean se rendit à l'église, richement tendue de tapisseries à fleurs de lis, et y laissa une grande somme d'argent ; il fit aussi des dons précieux au Roi et à la Reine d'Espagne, son beau-père et sa belle-mère, aux Rois d'Aragon, de Portugal, et de Navarre, à leurs femmes, et à tous les chevaliers, si bien qu'ils le tenaient pour le plus riche prince du monde.

Enfin, après avoir échangé beaucoup
de belles paroles, versé des pleurs,
et poussé des lamentations,
ils prirent congé
les uns des
autres.



CHAPITRE LXIII

COMMENT LE ROI DE FRANCE ET LA REINE SA FEMME PARTIRENT D'ESPAGNE, POUR S'EN ALLER EN FRANCE.

AYANT pris congé de tous, le Roi Jean et la Reine quittèrent l'Espagne, et se mirent en route pour la France. On les reçut avec beaucoup d'honneur dans les bonnes cités du royaume, et il serait trop long de vous conter l'accueil triomphal qu'on leur fit à Paris.

Les barons d'Espagne qui avaient conduit leur dame, restèrent six mois en France, à se divertir, puis ils s'en retournèrent chez eux.

Dans l'année la Reine eut un beau fils, qui fut Roi de France après le Roi Jean; lequel vécut longuement, et garda son royaume dans la paix et la concorde.

ÉPILOGUE

Puis ils trépassèrent tous de ce
siècle, pour s'en aller à la
gloire éternelle de Para-
dis, où Dieu nous
donne la grâce
de parvenir!

AMEN.

BIBLIOGRAPHIE

I

MANUSCRITS

Bibliothèque Nationale, Ms. Fr. 1465.
Ms. Gaullieur [1].

II

PRINCIPALES ÉDITIONS

A - TEXTE PRIMITIF

¶ Sensuyt ung tresbeau & excellent romant nomme Jehan de Paris, Roy de France... Imprime nouvellement a Lyon par Pierre de saincte Lucie, dict le Prince Pres nostre dame de Confort, *pet. in-4° goth. av. fig. s. bois, première édition connue, publiée entre les années* 1530 *et* 1540. (B. N. Rés. P^{y^2} 502).

1. Voir A. de Montaiglon, préface de son édition.

¶ S'ensuyt ung tres beau et excellent Romain (*sic*) nommé Jehan de Paris, roy de France... Lyon, F. et B. Chaussard, 1554, *in-4° goth. av. fig. s. bois* (Chantilly, VI, p. 24).

¶ Le Romant de Jean de Paris, roy de France... Paris, Jean Bonfons, *s. d., in-4° goth. av. fig. s. bois* (Ars. B. L. 13140, in-4° Rés.).

¶ Le Romant de Jean de Paris... Paris, veuve Jean Bonfons, *s. d., pet. in-8° goth. av. fig. s. bois* (B. N. Rés. Y^2 669).

¶ Le Romant de Iean de Paris... Paris, Nicolas Bonfons, *s. d., in-4° à 2 col. fig. s. bois.*

B - TEXTE REMANIÉ

Le texte primitif a été remanié dans des éditions postérieures, dont voici les principales :

Le Roman de Jean de Paris, roy de France, *etc*... La Rochelle, Toussaint de Gouy, *s. d.* Paris, Velut, 1600, *in-4°*. Troyes, Nic. Oudot, 1613, *in-8°* ; *id.* 1617 ; *id. s. d.* ; *id.*, 1728 ; *id. s. d.* (Hist. de J. de P. corrigée par M. C. Mallemant de Sagsé). Rouen, 1701, *in-8°*.

C - TRADUCTIONS

Jan van Paris Konink van Vrankryk... Antw., *s. d.*, *in-4° goth.*

Eene schoone historie van de edele Jan van Parys, Koning van Frankryk. Amst., *s. d.*, *in-4°* *av. fig. s. bois.*

Een schoone historie van den edelen Jan van Parys, coninck van Vranckryck. Antw., *s. d.*, *goth. in-8°*, *fig. s. bois.* (B. N. - Y^2 5007).

D - ÉDITIONS MODERNES DU TEXTE PRIMITIF

Le Romant de Jehan de Paris, roy de France, revu pour la première fois sur deux manuscrits de la fin du XVe siècle par Anatole de Montaiglon. Paris, Lemerre, 1874, *in-16.* (Nouvelle collection Jannet).

Une nouvelle édition critique, due aux soins de Mme Wickersheimer, est actuellement sous presse.

TABLE

Prologue

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

CHAPITRE XXIII

CHAPITRE XXIV

CHAPITRE XXV

CHAPITRE XXVI

CHAPITRE XXVII

CHAPITRE XXVIII

Chapitre LXI

Chapitre LXII

Chapitre LXIII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE SEPT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES NUMÉ-ROTÉS SUR PAPIER JAPON

17

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE HUIT OCTOBRE 1924
SUR LES PRESSES
DE PIERRE FRAZIER,
A PARIS

Date Due